

MARTHE

ET

MARIE,

DRAME EN SIX ACTES, DONT UN PROLOGUE,

PAR

MM A. BOURGEOIS ET M. MASSON,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 4 octobre 1851; et à Bruxelles, le ... octobre 1851.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX

DE LA MONNAIE, DU PARC, ET DE L'OPÉRA ITALIEN,

RUE DES PIERRES. 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Le soir au Théâtre Royal.

1851

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Le Docteur Donatien (1^{er} rôle). MM. Saint-Ernest.

Le Comte de Lavieuville (père noble).

Chilly.

Charles de Lucenay)
Théobald de Lestrelles) jeune 1^{er}

Gaston.

Georges de Lavieuville (jeune 1^{er} rôle).

Gouget.

Batignols (2^{me} comique).

Laurent.

François.

Stainville.

Cadichon.

Bousquet.

Antoine.

Thiery.

Leverdier.

Bard.

Premier Officier.

Debreuil.

Deuxième Officier.

Febvre.

Simonet.

Curey.

Un Bourgeois.

Lavergue.

Pierrot.

Jules.

Gringalet.

Langlois.

Robillard.

Adolphe.

Un Jardinier.

Mercier.

Un Moissonneur.

Casimir.

Marthe (1^{er} rôle).

M^{mes} Guyon.

Marié (jeune 1^{re}).

Naptal-Arnault.

Madelon (duègne).

Mésanges.

Pélagie.

Daroux.

Armandine.

Élisa Deschamps.

Une Moissonneuse.

Clémentine.

Une Paysanne.

Garnier.

Bourgeois, Seigneurs, Soldats, Paysans, Domestiques.

curieux qui vont à la place Louis XV ; c'est comme ça depuis ce matin.

CADICHON, *au Bourgeois*. Monsieur va voir aussi le feu d'artifice qui sera tiré ce soir en réjouissance du mariage de monseigneur le dauhin.

LE BOURGEOIS. Certainement, et je le verrai très-bien. J'ai une place... sur la place... c'est le fils de mon portier qui me la garde depuis ce matin ; il nous attend, mon épouse et moi, sur la cinquième borne.

CADICHON. Vous aurez peut-être un peu de peine à le retrouver. On assure qu'il y aura plusieurs millions de personnes.

LE BOURGEOIS. Tant que ça ? Décidément, j'irai au feu sans mon épouse... je ne veux pas le manquer... je me suis laissé dire qu'il y aurait beaucoup de chandelles romaines.

CADICHON. Je crois bien qu'il y en aura, et des fusées et des soleils ! et des pétards ! et des bombes ! pif ! paf ! pan ! pan !...

En gesticulant, il poudre le visage du bourgeois.

LE BOURGEOIS. Faites donc attention, vous me tirez le feu d'artifice dans les yeux.

CADICHON. Là, vous avez assez de poudre comme ça ; dépêchez-vous si vous voulez retrouver votre borne.

LE BOURGEOIS. Plutôt que de manquer le feu, je monterais sur un arbre. (*Il sort en courant.*)

SIMONET. A qui le tour ? Personne ne dit mot. Je vas porter le pouf à mamzelle Armandine, la femme de chambre d'à côté... (*Il le prend dans la boutique.*)

CADICHON, *à part*. Quelle occasion pour lui parler ! (*Haut.*) Du tout, Simonet, j'irai moi-même. (*À part.*) Heureux Cadichon, tu vas la voir. (*Il se dirige vers la droite, Armandine paraît.*) Dieu ! la voici. (*à Armandine.*) J'allais chez vous, ma voisine.

ARMANDINE. Et moi, je viens vous dire qu'il est inutile de vous occuper de mon pouf.

CADICHON. Pourquoi donc ? vous en étiez si pressée.

ARMANDINE. Oui, je devais aller voir le feu avec mon cousin, le sergent aux gardes ; mais il refuse de m'y conduire... il dit qu'on n'a pris aucune précaution, et qu'il y aura des malheurs.

CADICHON. Votre cousin ne veut pas vous exposer, il tient à vous conserver... je comprends ça.

ARMANDINE. C'est un imbécile... et puisqu'il refuse de m'emmener, je pourrais bien m'adresser à un autre pour voir le feu.

CADICHON. Oh ! si je n'avais pas promis à M^{me} Cadichon... bah !... (*à demi-voix, à Armandine.*) Retournez chez vous... mettez votre pouf... et attendez... je ne vous dis que cela, mettez votre pouf.

ARMANDINE, à part. Tiens, au fait, mieux vaut un perruquier que rien... (*Haut.*) Je serai prête, M. Cadichon, je serai prête... (*Elle sort.*)

CADICHON, à part. Bravo ! elle a compris...

Le petit Abbé que Pélagie a fini de raser sort aussi et se dirige vers la gauche. Simonet range la boutique. Pélagie vient à son mari.

PÉLAGIE. Ma foi, en voilà assez... tant pis pour les pratiques, s'il en vient à présent. Simonet va fermer la boutique. Allons, Cadichon, prends ton chapeau et partons.

CADICHON, à part. Il s'agit de l'envoyer ailleurs et très-loin... (*Haut.*) Partir. et où ça ?

PÉLAGIE. Mais, comme nous en sommes convenus, nous prendrons par le faubourg Saint-Honoré, et nous reviendrons tomber vers la place Louis XV, au moment du feu.

CADICHON. Malheureuse ! tu n'as donc pas entendu ce

qu'on disait tout-à-l'heure... la place est très-périlleuse ce soir... et je ne compromettrai pas l'existence d'une femme qui peut être exposée à devenir mère.

PÉLAGIE. Ah ! tu crois que je resterai à la maison quand tout Paris est dehors.

CADICHON. J'ai fait une réflexion, Pélagie. Il y a fort longtemps que tu n'as été à Noisy-le-Sec voir notre tante Boudinet.

PÉLAGIE. C'est possible... mais il me faut ma part du feu d'artifice.

CADICHON. Eh bien ! tu l'aurais là-bas... je crois même qu'il fera plus d'effet vu du clocher de Noisy-le-Sec. Dépêche-toi d'aller prendre la voiture rue du Pas-de-la-Mule, et tu arriveras juste pour le bouquet.

PÉLAGIE. Est-ce que tu ne viens pas avec moi ?

CADICHON. Impossible ! j'ai une commande pressée, des tours à faire... j'y passerai même la nuit ; mais Simonet va t'accompagner... (*appelant.*) Simonet, apporte le mantelet de ta bourgeoise et mets ton chapeau ; tu sors avec elle.

SIMONET, *qui fermait le volet.* Ah ! sapristi, je ne demande pas mieux.

CADICHON. Tu consens, Pélagie... d'abord, ça sera comme tu voudras... mais je l'exige.

PÉLAGIE. La femme doit obéissance .. (*à part.*) J'ai mon projet.

CADICHON, *à Simonet.* Tu vas conduire M^{me} Cadichon à la patache.

SIMONET, *à mi-voix, à Pélagie, en mettant son mantelet.* Je vous conduirai où vous voudrez, bourgeoise.

PÉLAGIE, *bas.* Je compte bien là-dessus... (*Haut, à Cadichon.*) Bonne nuit, Bibi.

CADICHON. Bon voyage, chouchoute. Embrasse bien la tante Boudinet.

PÉLAGIE, *pr. nant le bras de Simonet.* Et toi, mon ami, fais des tours.

CADICHON, *lui envoyant un baiser.* Trésor de femme !
(*A part.*) M'en voilà débarrassé...

Il rentre dans sa boutique.

PÉLAGIE, *à Simonet, en l'entraînant à gauche.* C'est par ici qu'il faut prendre.

SIMONET, *montrant la droite.* Mais la patache est par là. Où ça que nous allons... bourgeoise ?

PÉLAGIE. Comme tout le monde, au feu d'artifice.

SIMONET. Et votre mari ?

PÉLAGIE. Je m'en moque.

SIMONET. Et moi donc...

Elle sort avec Simonet et se mêle à un groupe qui passe.

CADICHON, *sortant de sa boutique et fermant la porte.*

Liberté!... libertas ! En route, Cadichon... l'amour l'attend...

Il sort par la droite. En ce moment Lucenay paraît et se rencontre avec deux officiers qui entrent du côté opposé.

SCENE II.

LUCENAY, DEUX OFFICIERS.

LUCENAY. Heure militaire, messieurs... nous arrivons en même temps.

1^e OFFICIER. Ce n'est pas sans peine, Lucenay, il a fallu manœuvrer habilement pour traverser l'encombrement de la foule et des équipages.

LUCENAY. Quant à ceux-ci, je crois qu'ils n'embarasseront pas longtemps le pavé des boulevards... les piétons commencent à se lasser d'être froissés par les chevaux et atteints par le fouet des cochers... ils refusent de leur livrer passage. Les laquais ont beau crier les titres de leurs maîtres. Duc ou prince, il faut rétrograder ou descendre de carrosse. Rien de plus juste !

on doit des égards à la foule... c'est jour de réjouissance publique.

2^e OFFICIER. Et jour de fête pour tes amis... puisque nous allons célébrer en soupant ta mise en liberté.

4^e OFFICIER. Et ce qui vaut mieux encore, l'éclatante réparation dont tu as été victime... toi, Charles de Lucenay, l'un des plus braves officiers de la marine française.

LUCENAY. Du moins, ma conscience ne me reproche ni une hésitation, ni une lâcheté surtout ; et pourtant, un arrêt m'avait flétri. Il a fallu une protection bien dévouée et bien puissante pour le faire casser, ce jugement inique... car j'avais pour accusateur le contre-amiral de Lavieuville, dont on vante partout la parfaite loyauté. J'ignore comment j'ai pu mériter sa haine : bien que servant sous ses ordres, je n'étais pas à bord du vaisseau amiral. Nous ne nous sommes jamais vus ; il n'avait pas d'intérêt à me perdre, lui, si haut placé, moi, simple lieutenant. Et cependant, il a eu recours au mensonge, à la calomnie pour obtenir ma condamnation.

2^e OFFICIER. Oui, c'est inexplicable ;

4^e OFFICIER. Enfin, le mal est réparé... et nous faisons aujourd'hui l'heureuse promotion de notre ami Lucenay au grade de capitaine de vaisseau.

2^e OFFICIER. Le couvert est dressé, messieurs, je vous montre le chemin.

LUCENAY. Uu moment, mes amis, il nous manque encore un convive.

4^e OFFICIER. Un militaire ?

LUCENAY. Non, un médecin que vous devez au moins connaître de nom... le docteur Donatien.

4^e OFFICIER. Donatien... mais c'est un des princes de la science... il est au premier rang.

LUCENAY. Il le mérite par son savoir, et plus encore

par les qualités du cœur. Quand j'étais prisonnier, abattu par la fièvre du désespoir... j'avais pris la résolution de mourir, je me croyais abandonné de tous, méprisé par tous... Donatien, que je n'avais pas revu depuis le collège... Donatien, le seul, alors, qui crût à mon innocence, n'hésita pas à sacrifier ses intérêts les plus précieux pour aller à l'autre bout de la France porter au condamné ses soins et ses consolations. Il releva mon courage en me parlant de ma jeune femme qui ne me survivrais pas, de mon fils qui venait à peine de naître et que j'allais faire orphelin. Vaincu par l'amitié, je renonçai au suicide, et quelques jours après, ma prison s'ouvrit. On me rendit l'honneur, et je pus embrasser ma femme et mon fils. Vous admirez le docteur Donatien, messieurs... ah ! ce n'est pas assez, par affection pour moi, il faut aussi l'aimer...

Mouvement et grande rumeur à droite.

CRIS DE LA FOULE, au dehors. On ne passe pas ! en arrière !

1^e OFFICIER. C'est encore la foule qui fait reculer un équipage.

LUCENAY, regardant. En effet ! (*La rumeur augmente.*) Eh ! mais, ceci devient sérieux. On force la portière du carrosse... on oblige le maître à descendre... il résiste... c'est un vieillard, messieurs... il faut aller à son secours. Ah ! voici quelqu'un qui le protège. Voyez, voyez comme il le dégage, comme il se fait faire place.

2^e OFFICIER. C'est un Hercule, cet homme !

LUCENAY. Je ne me trompe pas, ce généreux défenseur... c'est lui, mon ami... c'est le docteur Donatien.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DONATIEN, UN VIEIL OFFICIER.

Une partie de la foule reflue sur le théâtre en criant à Dona-

tien : Bravo ! bravo ! Donatien paraît, il entre protégeant toujours le vieil officier.

LE VIEIL OFFICIER. Voilà, parbleu ! de singulières gens !... tout-à-l'heure ils voulaient m'écraser, et vous, qui me sauvez de leurs mains, ils vous applaudissent.

DONATIEN. C'est la foule, monsieur ; toutes les folles colères, mais aussi tous les généreux enthousiasmes... ne nous plaignons pas de ses emportemens... si le peuple avait la tête moins vive, il n'aurait pas le cœur aussi bon.

LE VIEIL OFFICIER. Sans doute, mais dans certains momens on est heureux d'avoir à lui opposer une force et une énergie telles que les vôtres...

La foule, qui était entrée avec Donatien, s'éloigne et disparaît à gauche, côté de la rue Royale.

LUCENAY. Aussi, ai-je cessé de trembler pour vous, monsieur, quand j'ai vu que vous aviez pour vous défendre le bras et le cœur du docteur Donatien.

LE VIEIL OFFICIER. Eh ! quoi ! messieurs, c'est à ce médecin célèbre que je dois un pareil service. Je ne m'étonne plus de m'en être si heureusement tiré ; j'avais pour moi la providence des malades.

DONATIEN. Cette cure-là n'ajoutera pas beaucoup à ma réputation ; mais elle comptera pour moi comme un bon souvenir.

LE VIEIL OFFICIER. Je ne vous dis rien ici de ma reconnaissance ; c'est chez vous, docteur, que j'aurai le plaisir d'aller vous remercier avec ma fille, la duchesse de Montbreuse, qui va savoir ce que je vous dois.

DONATIEN. Le duc de Montbreuse, l'envoyé de France à Stockholm est votre gendre ?

LE VIEIL OFFICIER.

Oui, docteur... Montbreuse, après quinze jours de mariage, fut chargé de cette mission, et quitta sa jeune

femme âgée de dix-neuf ans à peine. Voilà plus de dix mois qu'il est parti, et l'époque de son retour est fort incertaine... Pour distraire Marthe, c'est le nom de ma fille, des ennuis de cette longue absence je l'ai amenée à Paris... Mon fils Georges devait servir de cavalier à sa sœur et la faire assister aux fêtes du mariage... mais les jeunes gens ont de si nombreux engagements de plaisirs qu'ils ne leur restent pas un moment à donner aux devoirs de la famille... Heureusement, M^{me} de Puisieux, une vieille amie, a bien voulu remplacer auprès de Marthe ce frère trop oublieux ; j'allais retrouver ces dames au ministère de la marine, où une fenêtre leur est réservée pour voir le feu d'artifice, quand nous avons été réunis par l'événement que je n'ai plus le droit de nommer fâcheux, puisqu'il m'a fait votre obligé.

DONATIEN. L'affluence paraît fort tumultueuse dans cette rue Royale... un médecin répond de son client, je ne vous quitterai qu'à la porte du ministère.

LE VIEIL OFFICIER. Je vous rend mille grâces.. Maintenant que je suis libre de mes mouvemens, je saurai bien me frayer un chemin dans la foule... les Lavieuvilles ont l'habitude de traverser les passages difficiles... Il est vrai que ce n'est pas en voiture.

LUCENAY, vivement. Pardon, monsieur, seriez-vous parent du contre-amiral Roland de Lavieuville?...

LE VIEIL OFFICIER, brusquement. Il n'y a plus de contre-amirale de ce nom.

DONATIEN. Comment ! celui dont la déposition écrite et envoyée au ministre a fait condamner mon ami Charles de Lucenay.

LE VIEIL OFFICIER. Je vous dis qu'il n'est plus rien... Ah ! quand il provoqua la rigueur des lois contre le lieutenant, il croyait vraiment faire punir un officier cou-

pable, qui, au mépris de l'ordre envoyé par son chef, s'était tenu à l'écart, au moment du combat, alors que sa frégate devait se rallier à sa division.

LUCENAY. Ainsi, il a été reconnu que le comte de Lavieuville avait menti.

LE VIEIL OFFICIER. Jeune homme!... Celui qu'on nommait l'amiral Rolant de Lavieuville n'a jamais menti... mais il s'est trompé... cruellement trompé... car plus tard, il retrouva dans l'uniforme qu'il portait la veille du combat, l'ordre qu'il croyait avoir fait transmettre, ordre écrit de sa main et que, par un incroyable oubli il avait gardé sur lui... Aussitôt il revint en France, justifia le lieutenant et lui obtint un avancement dû à son mérite aussi bien qu'à son malheur. Mais il ne suffisait pas que l'innocent fût justifié... il y avait un coupable à punir, le contre-amiral ne s'est pas fait grâce... Le supérieur capable d'un tel égarement de mémoire n'est plus digne de commander, j'ai donné ma démission.

DONATIEN. Comment, le contre-amiral de Lavieuville...

LAVIEUVILLE. C'est moi-même, docteur... J'ai réparé autant qu'il était en mon pouvoir le tort que j'avais causé au chevalier de Lucenay... Vous qui le connaissez dites-lui, mon repentir... dites-lui que je me suis fait justice, dites-lui, enfin, que si la réparation n'est pas suffisante, il peut tout exiger de moi.

LUCENAY. Lucenay prêt à partir pour prendre le commandement qu'il vous doit, ne demande que l'honneur de vous serrer la main... (*Il lui tend la main.*)

LAVIEUVILLE. Ah! capitaine, c'est vous!... et vous voulez bien...

LUCENAY. Je vous en prie... (*Prenant la main de Lavieuville.*) C'est maintenant que je suis vraiment réhabilité!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Pardon, monsieur.

LAVIEUVILLE. Te voilà par ici, François. (*Aux autres*)
C'est un vieux serviteur.

FRANÇOIS. Je cherchais M. le comte.

LAVIEUVILLE. Moi?... dans la foule?... et tu m'as trouvé! c'est miraculeux.

FRANÇOIS. J'ai rencontré Pierre le cocher comme il remisait le carrosse dans une maison du voisinage! il m'a conté votre accident...

LAVIEUVILLE. Mais pourquoi as-tu quitté ces dames?...

FRANÇOIS. Pour vous prévenir de ne pas aller les chercher à l'hôtel de la Marine; vous ne les trouveriez pas. — Les fenêtres étaient encombrées de monde... ces dames ont dû prendre place sur un échafaudage, au coin de la rue Royale... on y sera très-bien pour le feu.

LAVIEUVILLE. C'est un tort... il court tant de bruits sinistres sur cette malheureuse fête... Conduis-moi près de ma fille, François... (*A Lucenay.*) Je vous, quitte, capitaine, mais croyez-le bien, c'est du cœur que je suivrai partout le pavillon confié à votre honneur... (*A Donatien.*) Nous nous reverrons, docteur.

DONATIEN. A bientôt, je l'espère. †

LAVIEUVILLE. Oui, j'aurai peut-être besoin du secours de votre art.

DONATIEN. Pour vous, M. le comte? ah! quelle pensée!

LAVIEUVILLE. Je ne m'illusionne pas... ma mémoire qui me fait défaut emportera ma raison avec elle... Messieurs, je vous salue... Allons, viens... viens, François... (*Il sort avec François.*)

DONATIEN, LUCENAY, LES DEUX OFFICIERS.

LUCENAY. Je suis vraiment heureux de cette rencontre, il m'en coûtait de mépriser un illustre marin qui a rendu d'éclatans services à la France, et puisque je devais être victime, mieux valait que je le fusse d'une erreur que d'une injustice.

1^e OFFICIER, Messieurs, je vous ferai observer qu'il est temps de nous mettre à table.

DONATIEN. Vous me permettrez de ne pas assister à votre souper.

LUCENAY. Cependant, c'est pour cela que vous êtes venu à notre rendez-vous.

DONATIEN. Non, mon ami... dans votre billet d'invitation il est question d'un dépôt que vous voulez me confier, et comme vous partez cette nuit même je n'avais plus d'autre occasion de vous voir.

LUCENAY. Il s'agit de ce médaillon... mon portrait... *(Il le donne à Donatien.)* L'artiste l'a terminé ce matin ; je désire que vous le gardiez pour le donner à mon fils, quand, d'après mes instructions, sa mère le conduira à Paris pour qu'il achève son éducation dans ce même collège où notre amitié a pris naissance... je puis mourir dans ces mers lointaines où je vais combattre... maintenant cet enfant est trop jeune pour garder mon souvenir... mais, grâce à vous, dépositaire fidèle, un jour mon Théobald connaîtra les traits de son père.

DONATIEN, *servant le médaillon.* Je vous le promets... Maintenant il ne me reste plus qu'à vous rendre à vos convives.

LUCENAY. Non, vous ne partirez pas si tôt
LES OFFICIERS. C'est impossible !

DONATIEN. Je vous ai priés, messieurs, de ne pas me retenir.

LUCENAY. Vous êtes libre... Mais si vous me quittez déjà. Donatiez, si vous refusez de boire au succès de l'expédition, j'ai le pressentiment que le premier combat me sera fatal.

DONATIEN. J'ajoute peu de foi à ces terribles avertissemens, mais je respecte toutes les croyances, et si vraiment telle est la vôtre, rassurez-vous, mon ami, je reste.

1^e OFFICIER. D'ailleurs, vous ne pourriez trouver aucun prétexte pour refuser cet'e invitation.

DONATIEN. Celle-ci comme les autres... je n'y mets pas de préférence, depuis quinze ans je n'en accepte plus aucune.

LUCENAY. Et pourquoi?...

DONATIEN. Parce que je fais triste figure à table, au milieu de ces visages animés, de ces esprits excités par les vapeurs des vins soi-disant généreux, moi, pauvre convive qui ne bois que de l'eau.

2^e OFFICIER. Ce n'est pas par régime, je suppose.

DONATIEN. Non, messieurs.

LUCENAY. C'est donc un vœu?...

DONATIEN. Oui, un vœu auquel je n'ai jamais manqué.

1^e OFFICIER. C'est malheureux ! car, en ce cas, vous ignorez le plaisir que le vin donne.

DONATIEN. Je sais le mal qu'il peut faire... Je sais qu'il peut rendre capable d'un crime.

LUCENAY. Sans doute... des natures perverses... mais vous, Donatien ?

DONATIEN. Écoutez-moi : Il y a quinze ans, j'en vais vingt-deux alors... des amis aussi m'ont fait boire... et je me suis enivré. Rentré chez moi, je n'avais plus la conscience de moi-même... ma mère était là... il

faut que je ne l'aie pas reconnue puisque je l'ai insultée... oui, messieurs, j'ai insulté ma mère pour qui ma tendresse était un culte, une adoration .. la noble femme indignée m'a voulu chasser de son salon. Alors furieux, en délire, j'ai osé lever la main sur elle... Oh ! je ne l'ai pas frappée... non, Dieu ne l'aurait pas voulu... je ne l'ai pas frappée puisque j'existe encore !... mais, vous le voyez, le vin me rend fou ! Ainsi, je vous le répète, messieurs, ne me faites pas boire... oh ! ne me faites pas boire, il m'arriverait encore malheur.

LUCENAY. Soyez tranquille, on respect votre vœu...

Il monte sur la terrasse avec Donatien.

2^e OFFICIER. Bon ! il n'a plus vingt ans.

1^e OFFICIER. Il n'a pas de grands parens à battre... et puis peut-être a-t-il le vin très-calme, à présent.

2^e OFFICIER. On peut tenter l'épreuve... c'est un service à lui rendre...

Ils montent sur la terrasse. — Un garçon sert à table. — Donatien, Lucenay et les deux Officiers s'asseyent à table.

LUCENAY. Nous sommes merveilleusement placés.

DONATIEN, *au garçon qui a versé du vin dans les verres.* Mon ami... changez-moi ce verre... je ne bois pas de vin.

LUCENAY. Oh ! vous ne refuserez pas le premier toast.

DONATIEN. Puisque vous le voulez absolument... mais rappelez-vous bien que je ne répons pas de moi.

1^e OFFICIER. Nous en répondons, nous...

Les quatre convives choquent leurs verres. Quand ils ont bu l'un des Officiers parle bas au garçon qui fait un signe d'intelligence et sort, puis revient avec une carafe — La conversation s'établit à table — Détonation suivie d'une vive lumière, rumeurs à gauche.

DONATIEN. Ah ! voilà le feu qui commence...

Les quatre convives se lèvent de table, — Un flot de peuple accourt venant de la droite et disparaît peu-à-peu à gauche.

DONATIENS *exultant*. Ah ! c'est un beau spectacle vraiment que ces gerbes d'or qui s'élancent vers la nue, que ces feux aux mille couleurs qui semblent embraser l'horizon.

1^e OFFICIER. Eh bien ! docteur, buvons à celui qui inventa la poudre.

DONATIEN, *buvant*. Cette foule immense ne vous apparaît-elle pas comme une mer vivante ? Voyez, voyez comme ses flots grossissent... Cette mer est calme maintenant, mais si elle devenait orageuse, ce serait une horrible tempête.

2^e OFFICIER. Sur cette mer-là, docteur, plus d'une vertu fera naufrage ; cette fête va coûter cher à plus d'un mari.

1^e OFFICIER. Vous êtes garçon, docteur ?

DONATIEN. Oui, messieurs.

1^e OFFICIER. Nous pouvons donc boire aux maris... malheureux.

2^e OFFICIER. Moi, je bois aux jolies femmes ! Allons, docteur, on ne peut refuser de porter ce toast-là.

LUCENAY, *bas à l'Officier*. Prenez garde, messieurs, voyez quel éclat dans ses regards... (*Nouvelle détonation. — Lumière plus vive. — Cris de la foule.*) Mais écoutez... ce bruit... ce n'est pas celui de la joie.

DONATIEN. Non, ce sont des clameurs de désespoir... des cris de mort.

LUCENAY. Cette lumière rougeâtre... ce n'est pas celle du feu d'artifice.

DONATIEN. Non... c'est la lueur de l'incendie...

La foule revient poussant des cris et s'éloignant en tumulte.

1^e OFFICIER. Que se passe-t-il donc là-bas ?

DONATIEN, *enjambant la terrasse.* Je vais bien le savoir.

LUCENAY, *essayant de le ret nir.* O ciel ! où allez-vous?...

DONATIEN. Laissez-moi !

LES OFFICIERS. Oh ! restez ! restez, docteur.

DONATIEN. Laissez-moi, vous dis-je... laissez-moi...

Il se dégage et descend en scène.

LUCENAY. Ce serait courir à votre perte... N'entendez-vous donc pas?... on s'étouffe ! on s'écrase !

DONATIEN. Ne me retenez pas... l'abîme m'attire... j'ai le vertige !

LUCENAY. Mais c'est de la folie.

DONATIEN. Je vous ai dit que le vin me rendait fou ! il ne fallait pas me faire boire !...

Il repousse Lucenay, s'élançe vers la droite et disparaît.

LUCENAY. Suivons-le, messieurs... et s'il se peut, arrachons-le vivant de ce gouffre...

Au moment où Lucenay et les Officiers se précipitent à la poursuite de Donatien, des groupes qui arrivent en désordre les séparent. — Une autre détonation éclate. — Le théâtre est éclairé par une lueur rougeâtre qui s'éteint et se ravive à chaque instant jusqu'à la fin du prologue.

SCENE VI.

ARMANDINE, SIMONET, puis CADICHON et PÉLAGIE.

ARMANDINE, *tirant Simonet par la busque de sa veste.* Ouf ! de l'air ! de l'air ! M. Cadichon, faites-moi respirer quelque chose de très-fort, je me trouve mal.

SIMONET. Mais lâchez-moi donc ! vous êtes cause que j'ai perdu la bourgeoise.

ARMANDINE. Tiens, ce n'est que le garçon perruquier ! ça m'est égal, dans ces momens-là, on s'accroche à ce qu'on trouve, on s'évanouit où l'on peut... (*Au moment où elle va se laisser tomber dans les bras de Simonet, un groupe qui arrive l'en sépare. Un garde française la reçoit et l'emporte. Armandine enlevée.*) Ma foi, j'aime mieux celui-là.

SIMONET, la cherchant. Bon ! voilà que j'ai perdu la voisine à présent...

Il sort à sa poursuite. — D'un autre groupe qui arrive ainsi pêle-mêle, Cadichon sort avec peine tenant une femme sur son dos.

CADICHON. Tenez-vous bien... tenez ferme, Armandine, nous arrivons ! nous sommes arrivés... (*Il la met à terre.*) Pourvu qu'elle n'ait rien de cassé...

Il se retourne, la regarde, la femme lui donne un soufflet.

PÉLAGIE. Scélérat ! voilà donc les tours que tu devais faire cette nuit !

CADICHON. C'était ma femme !

PÉLAGIE. Oh ! tu n'en es pas quitte ; rentrons, nous nous expliquerons chez nous.

CADICHON, se fouillant. Oui, c'est ça, attends, je cherche la clef. Bon ! je n'ai plus de poche ; je cours chez le serrurier.

PÉLAGIE. Oh ! je ne te quitte plus, monstre !...

Ils sortent par la droite avec quelques autres personnes qui sont restées au fond prenant le temps de se reconnaître ; on entend crier ; Place ! place aux blessés ! Quelques personnes, portant des torches et soutenant les blessés, forment au fond un cortège funèbre. — Quand il a disparu, on voit arriver Donatien sur la place déserte.

SCENE VII.

DONATIEN, UNE JEUNE FEMME, ensuite LUCENAY, LES OFFICIERS, DE LAVIEUVILLE, LA FOULE.

Donatien a une épée entre les dents, il porte dans ses bras une jeune femme évanouie et dont un lambeau de voile couvre le visage ; il dépose la femme sur un banc.

DONATIEN. Partout des blessés, partout des mourans. Sous l'échafaudage écroulé... cette pauvre femme allait expirer, et on ne voulait pas me livrer passage... Oh ! mais avec cette épée ! cette épée ? à qui est-elle ?... comment en mes mains ?... pourquoi couverte de sang ?... (*Il la rejette loin de lui, puis va à la jeune femme et soulève le voile.*) Oh ! jeune ! jeune et belle !... et morte, peut-être ?... non... non... elle n'est qu'évanouie seulement... Mais je ne puis la laisser ici... un asile... un asile pour elle... Ah ! cette maison... (*Il va à la boutique.*) La porte est fermée... cet obstacle n'est rien pour moi... j'en ai renversé bien d'autres... (*Il enfonce la porte, et d'un air triomphant.*) Ah ! ouverte, maintenant... (*Allant reprendre la femme dans ses bras.*) Viens, viens, ma belle inconnue, je t'ai conquise sur la mort, je réponds de ta vie...

Donatien traverse le théâtre et va porter la jeune femme dans la boutique. Au moment où il est près de disparaître avec elle, un équipage, dont on cherche à retenir les chevaux, débouche par la droite, contenu par la foule du peuple. De Lavieuville, le front ensanglanté, les habits en désordre, arrivant par la gauche, est sur le point de se voir foulé aux pieds des chevaux. Lucenay et les officiers l'arrachent au péril.

LUCENAY. Malheureux ! vous allez vous faire écraser.

LA VIEUVILLE. Je demande à mourir ! ma fille est perdue ! ma fille est morte... (*Il tombe anéanti.*)

FIN DU PROLOGUE.



ACTE I.

La cour-jardin de la maison du docteur Donatien, au village de Bonnières. A gauche, premier et deuxième plan, l'entrée de la maison. Petits volets verts, vignes et rosiers grimpants. Premier et deuxième plan à droite, tonnelle de verdure ; au 3^{me} plan, à gauche, pigeonnier. Au 3^{me} plan à droite, petite écurie avec grenier au-dessus. Au milieu de la cour-jardin, plates-bandes, corbeilles, petites allées sablées, etc. Au fond, haie vive ; au milieu, porte charretière ; au delà, une vue du bois de Rosny. — Au lever du rideau, toute la cour-jardin est remplie de monde ; un Maçon, un Couvreur travaillent au colombier. Des Paysans rentrent de la paille dans le grenier au-dessus de l'écurie ; d'autres arrosent les plates-bandes, repiquent des fleurs ou ratissent les allées ; d'autres enfin attachent la vigne de la tonnelle. Tout cela doit représenter un tableau animé. Madelon, la vieille servante, est sur le seuil de la porte charretière, et regarde avec inquiétude sur la route.

SCENE PREMIERE.

MADOLON, LE MAÇON, LE COUVREUR, UN JARDINIER, UNE MOISSONNEUSE, UN MENUISIER, UN MANOEUVRE, PAYSANS, MOISSONNEURS.

LE MAÇON, *travaillant au pigeonier.* Hohé ! Gringalet !

LE MANOEUVRE, *dans la coulisse.* Hohé !

LE MAÇON. Une truëlle au panier, serré,

LE MANOEUVRE. Voilà.

MADÉLON, *allant de l'un à l'autre*. Allons, mes enfans, dépêchons... c'est aujourd'hui, c'est ce matin que monsieur arrive.

LE COUVREUR, *pressant avec des tuiles sur l'épaule*. Je n'ai plus que ces tuiles à poser, mère Madelon.

LE MAÇON. V'là mon ravalement quasi fait, Hohé ! Gringalet ! hohé !

LE MANOEUVRE, *dans la coulisse*. Voilà !

UNE MOISSONNEUSE, *à la fenêtre du grenier*. Soyez calme, mère Madelon, tout le fourrage sera rentré.

MADÉLON. Et le jardin ?

LE JARDINIER, *ratissant*. Sera peigné, rasé comme un nouveau marié, quoi !...

Ici un jeune homme, en élégant costume de voyage, s'arrête devant la porte, puis se décide à entrer. — Ce jeune homme rappelle tout-à-fait M. de Lucenay. — Il en a la taille et les traits.

SCÈNE II.

LES MÊMES, THÉOBALD.

THÉOBALD. Le docteur Donatien ?

MADÉLON. C'est ici qu'il demeure, monsieur, mais pour l'instant il n'est pas chez lui...

THÉOBALD. Doit-il rentrer bientôt ?

MADÉLON. Nous l'espérons d'un moment à l'autre.

THÉOBALD. Me permettez-vous de l'attendre ?

MADÉLON. Certainement, monsieur ; si vous voulez même entrer dans la maison ?

THÉOBALD. Je serai très-bien ici...

Ici le manœuvre passe avec son auge de plâtre et heurte Théobald.

MADÉLON. Prends donc garde, Jérôme, tu as tout blanchi monsieur.

LE MANŒUVRE, *marchant et passant lentement*. Faites excuse, mon gentilhomme, c'est que j'sommes pressé, voyez-vous !

LE MAÇON, *avec force*. Hohé ! Gringalet, hohé !

LE MANŒUVRE, *marchant plus doucement*. Voilà !

MADÉLON, *après avoir époussé Théobald*. Tenez, monsieur, placez-vous sous la tonnelle, ici vous ne serez heurté par personne.

THÉOBALD, *s'assoyant et regardant les ouvriers en mouvement*. Le docteur, à ce que je vois, a mis tout le monde en réquisition.

MADÉLON, *tricotant*. C'est-à-dire, monsieur, que tout le monde s'est mis de soi-même au travail — et mon cher maître ne se doute point du tout de ce qui se fait chez lui ; c'est une surprise qu'on lui ménage.

THÉOBALD, *riant*. Une surprise qui lui coûtera cher, je suppose ?

MADÉLON. Ça ne lui coûtera rien du tout.

THÉOBALD. Comment ?

MADÉLON. On voit bien que monsieur est étranger ; sans ça, il saurait que depuis seize ans que M. Donatien est venu à Bonnières, succéder à son oncle, il a été le bienfaiteur d'un chacun dans le pays ; non-seulement il ne fait pas payer ses visites au pauvre monde, mais encore bien souvent, il met sa bourse à côté de son ordonnance.

UNE PAYSANNE, *venant de droite*. Mère Madelon, v'la la clef du bûcher, tout le bois est rangé.

MADÉLON. Merci, Toinette... (*Continuant.*) Aussi, M. Donatien, qui était riche en arrivant ici, est-il gêné, à présent — il se refuse tout, le digne homme, pour donner davantage aux autres — autrefois, il avait des domestiques, une voiture, aujourd'hui il n'a plus que

moi et sa petite jument Cocotte. — Tant il y a que ceux qu'il avait obligés, ont voulu lui prouver qu'ils n'étaient pas des ingrats. — La toiture de la maison s'en allait au vent, le pigeonnier tombait en ruine, il n'y avait plus de fourrage au grenier, plus de fleurs dans le jardin. — Là-dessus, le couvreur, le maçon, les moissonneurs et le jardinier se sont dit : M. Donatien nous a baillé seize ans de sa vie, nous pouvons bien lui donner trois jours de notre temps; et profitant de l'absence de monsieur, le couvreur est monté sur le toit, le maçon s'est mis au pigeonnier, les moissonneurs ont coupé nos foins, le jardinier a refait les plates-bandes, ratisé les allées. — Si bien qu'à présent la pluie ne tombera plus chez nous, monsieur aura des fleurs et Cocotte aura du foin. — V'là la surprise qu'on ménage à tous les deux. — Je commence à croire que monsieur le curé avait raison, quand il disait l'autre jour : Ce qu'on donne aux pauvres est un prêt fait à Dieu, qui nous en tient toujours compte. — C'te fois-ci, vous le voyez, monsieur, c'est par la main des pauvres que le bon Dieu a payé sa dette.

THÉOBALD. Ce que vous me dites là, bonne femme, fait honneur à tout le monde ici. — Mais où est donc allé M. Donatien ?

MADÉLON. Voilà ! tout le monde se portait bien à Bonnières, tandis qu'une vilaine épidémie s'était déclarée à Évreux et frappait dru comme grêle ; les médeciens de la ville ne pouvaient pas suffire aux malades. — Alors M. Donatien est parti ; il est resté quinze jours là-bas, puis, l'épidémie s'en étant allée, monsieur m'a fait dire qu'il arriverait aujourd'hui. Voilà pourquoi nous nous dépêchons tant.

LE MAÇON. Une truellée au sas ?

LE MANŒUVRE. Voilà !

LE COUVREUR, *sur le toit*. Encore trois tuiles à poser, et c'est fait !

LA MOISSONNEUSE, *arrivant chargée de fourrages*. Voilà les dernières bottes.

LE COUVREUR. Hohé, les autres ! — Voilà M. le docteur !

TOUS. Le docteur !

LE COUVREUR. Même que Cocotte a pris le grand trop, elle aura senti le bon foin, c'te bête.

MADÉLON. Quel malheur ! il arrive trop tôt !

TOUS. Alerte ! alerte !...

Ici on s'empresse, on se pousse. Les bottes de foin tombent sur les fleurs Le manœuvre laisse tomber le plâtre de son auge sur les moissonneurs qui crient. Désordre général au milieu duquel arrive Donatien monté sur sa petite jument : il s'arrête sous la porte charretière et regarde en riant ce qui se passe chez lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DONATIEN.

DONATIEN. Eh bon Dieu ! que se passe-t-il ? Le feu est-il donc au logis, ou Bonnières est-il au pillage?... (*Descendant de cheval.*) Voyons, parlez, Madelon, qu'y a-t-il ?

MADÉLON. Il y a, monsieur, que nous voulions vous surprendre, et que c'est vous qui nous avez surpris.

DONATIEN, *regardant autour de lui*. Que vois-je?... mon pigeonnier...

LE MAÇON, *le salueant*. Est tout comme neuf, M. Donatien.

DONATIEN, *ap. revant le couvreur*. Toi ici, Robillard ! es-tu donc malade ?

LE COUVREUR. Non, monsieur, c'est votre toit qui était malade, — mais le v'là rétabli pour longtemps.

UN MOISSONNEUR. Cocotte peut entrer dans son écurie, elle y trouvera à mordre... (*Il s'emmène.*)

UNE PAYSANNE, apportant un bouquet. V'là un bouquet des plus belles fleurs de votre jardin, M. le docteur.

MADELON. V'là la surprise qu'on vous ménageait, seulement ils auraient voulu être tous partis pour...

DONATIEN. Pour que je ne pusse pas les remercier ! Ah ! ça, mes bons amis, vous avez eu, sans doute, une excellente idée, mais j'avais remis toutes ces dépenses à plus tard... il faudra que vous me donniez du temps.

LE MAÇON. Laissez donc, M. le docteur, tout ça n'est qu'un petit à-compte sur ce que nous vous devons.

LE COUVREUR. Ça n'est pas seulement les intérêts du capital.

DONATIEN. Comment ! vous voulez ?...

LE MAÇON, essuyant sa main. L'honneur de vous servir la main.

LE COUVREUR, même jeu. Et puis nous partons.

LE MOISSONNEUR. Oui... (*Montrant Théobald.*) car vous avez du monde à recevoir, M. le docteur...

Donatien semble frappé d'un souvenir à la vue de Théobald.

TOUS. A revoir !

DONATIEN, regardant toujours Théobald. Oui, à revoir et merci à vous tous...

SCÈNE IV.

DONATIEN, THÉOBALD, MADELON, allant et venant.

DONATIEN, après avoir regardé Théobald qui le salue. En vérité, monsieur, si vous aviez dix-huit ou vingt

ans de plus, je vous ouvrirais mes bras, certain que je serais de presser contre mon cœur un bon et ancien ami.

THÉOBALD. Monsieur, l'accueil bienveillant que vous eussiez fait à mon père, je vous le demande pour son fils.

DONATIEN, *vivement*. On vous nomme ?

THÉOBALD. Théobald, vicomte de Lestrelles.

DONATIEN, *surpris*. De Lestrelles !... je ne connais personne de ce nom.

THÉOBALD. Je vous dirai pourquoi je ne m'appelle plus de Lucenay.

DONATIEN, *avec joie*. De Lucenay ! Oui, c'est bien cela... vous deviez être le fils de Lucenay... j'ai rarement vu une aussi parfaite ressemblance. M. Théobald... (*Il lui serre la main.*) vous me traiterez en ami, n'est-ce pas ? et vous me resterez toute cette journée ?

THÉOBALD. Plus longtemps encore, si vous le permettez.

DONATIEN. A merveille ! Madelon, deux couverts. — Monsieur veut bien rester à déjeuner avec moi.

MADÉLON. Les deux couverts sont mis, monsieur.

DONATIEN. Eh bien ! donc, à table ! j'ai un appétit de voyageur. Madelon, vous avez monté du vin ?

MADÉLON. Sans doute, puisque monsieur ne déjeune pas seul.

DONATIEN. C'est bien !... (*Ils se placent sous la tonnelle.*) Mon jeune ami, on assure que ce bordeaux est excellent...

Il verse du vin à Théobald, puis il se verse de l'eau.

THÉOBALD. Ne me faites-vous pas raison, docteur ?

DONATIEN. Excusez-moi. — Je ne bois jamais que de l'eau. Mon toast n'en sera pas moins sincère pour cela.

(*Se levant.*) M. Théobald, je bois à la mémoire de votre père qui fut un brave et loyal gentilhomme!

THÉOBALD, *se levant.* Et moi, monsieur, je bois à l'ancienne amitié que vous unissez à lui!... et permettez-moi d'ajouter : à l'amitié nouvelle que j'étais venu solliciter et que vous voulez bien m'offrir...

Ils se remettent à table. Pendant ce temps, Madelon, sur le seuil de la porte charretière, veut empêcher trois paysans d'entrer.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE, PIERROT, BATIGNOLS.

MADELON. Puisque je vous dis que monsieur a du monde.

DONATIEN, *se retournant.* Hein? qu'est-ce? laissez entrer... (*à Théobald.*) Vous permettez, mon ami? un médecin ne s'appartient pas.

LES TROIS PAYSANS. Salut à M. le docteur!

ANTOINE, *de gros sabots sous le bras.* Faites excuse si je vous dérangeons, M. Donatien.

DONATIEN. Ah! c'est vous, père Antoine? Soyez le bien venu... (*Il le fait asseoir.*) M. Théobald, voilà le doyen de nos ouvriers. Il a travaillé jusqu'à soixante-seize ans... quand la force lui a manqué, il voulait se laisser mourir de faim, car il rougissait de l'aumône, mais je lui ai fait comprendre qu'elle n'avilissait que les fainéans qui l'implorent et qui la volent. L'aumône offerte au vieillard ou au malade, honore à la fois et celui qui la reçoit et celui qui l'apporte. Pendant mon absence, Madelon ne vous a laissé manquer de rien?

ANTOINE. Oh! non-da, la digne fille! Je me suis même senti si bien que j'ai pu reprendre mes pauvres ou-

tils et j'apportais à mamzelle Madelon une paire de sabots... les derniers que je ferai peut-être !

MADÉLON, *les prenant*. Merci, père Antoine ! ils sont solides, ceux-là !

DONATIEN. Elle les mettra demain pour aller vous voir.

ANTOINE. Vous acceptez donc, monsieur ?

DONATIEN. Certes !

ANTOINE. Oh ! tenez, ça me fait un plaisir !... Je suis donc encore bon à quelque chose.

DONATIEN. Mais vous accepterez aussi le vieux vin qu'elle vous portera... et que je vous défends de trop ménager. — Ah ! c'est l'ordonnance du médecin.

ANTOINE. Ah ! M. Donatien, s'il y avait beaucoup d'hommes comme vous !...

DONATIEN. Il y en a beaucoup, mon ami ! Dans ce pays, aurais-je pu faire seul le peu de bien que j'ai fait ? Quand l'incendie dévore vos chaumières ; quand la grêle détruit vos moissons ; quand l'épidémie décime vos familles, l'appelle du malheur n'est-il pas toujours entendu ? Dans le château du grand seigneur, le comptoir du marchand, l'atelier de l'artisan, jamais je n'ai trouvé un cœur qui restât sourd, une main qui restât fermée. — L'or du riche, l'obole du pauvre, tombaient ensemble dans mon aumônière ; — laissons les méchants calomnier l'humanité ; nous, mon bon Antoin, bénissons Dieu, puisqu'à côté de la misère, il a mis la charité...

Antoine baise la main de Donatien et sort reconduit par Madelon.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* ANTOINE.

BATIGNOLS, *à Pierrot*. A présent que le vieux est parti, ça va être notre tour.

DONATIEN, sévèrement. Ah ! ah ! te voilà donc revenu de Paris.

BATIGNOLS. Oui, M. le docteur. J'étais allé faire un tour à la grande ville ; mais j'étouffais dans toutes ses petites rues et j'ai voulu revoir nos champs. Je vous amenons Pierrot, mon cousin. Approche, Pierrot.

THÉOBALD. Voilà un grand garçon qui ne paraît pas malade.

BATIGNOLS. Au contraire, il se porte trop bien, et c'est d'une maladie qu'il aurait besoin, et je l'on conduit chez vous, M. le docteur, pour que vous lui en bailliez une.

DONATIEN. Je ne comprends pas.

BATIGNOLS. Voilà l'explication de la chose : Pierrot va être milicien et comme il n'a pas de goût pour l'état militaire, il aurait voulu avoir un certificat de médecin qui prouvât comme quoi il n'est bon à rien, et je lui ons promis que vous lui pataraphiez ce petit certificat-là.

DONATIEN. Tu as eu tort, Batignols.

BATIGNOLS. Vous refusez ?

DONATIEN, à Pierrot. Tu n'as pas songé, mon garçon, que celui qui ne répond pas à l'appel de son pays est un mauvais citoyen : veux-tu donc qu'on dise de toi : Pierre Lombard a feint d'être malade pour ne pas prendre le fusil ; Pierre Lombard est un lâche !

PIERROT. Jarni quoi ! non ! je ne voulons pas ! Mais, voyez-vous, M. Donatien, j'ons une pauvre grand'mère, qui n'a que moi pour gagner sa vie ; quand j'ene serai plus là, faudra donc qu'elle ne mange pas, la digne femme ?

DONATIEN. Et si tu étais certain que pendant ton absence, ta vieille mère aura de quoi vivre doucement, me demanderais-tu encore de t'aider à mentir ?

PIERROT. Non, M. le docteur, j'ons même eu tort de

venir ; Batignols m'a donné là une mauvaise pensée. Je serai soldat, car je n'ai peur ni du Prussien ni de l'Anglais. J'enverrai la solde à la grand'mère, et le bon Dieu fera le reste.

DONATIEN. Oui ! Dieu et les honnêtes gens veilleront sur elle, je t'en répons, moi... (*Lui tendant la main.*) et tu croiras à ma parole.

PIERROT. Oh ! oui, ça me suffit ! Dès demain matin, je partirai ; merci de votre ordonnance, M. le docteur ; celle-là vaut mieux que celle que j'étais venu chercher.

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* PIERROT.

BATIGNOLS. Eh ben ! il s'en va sans moi ? Vot' serviteur, M. Donatien.

DONATIEN. Reste.

BATIGNOLS. Plaît-il ?

DONATIEN. N'as-tu pas à me consulter à ton tour ?

BATIGNOLS. Moi, monsieur ? du tout ! je me porte très-bien !

DONATIEN. Hum ! hum !

BATIGNOLS. Hein ?

DONATIEN. Pas aussi bien que tu le penses.

BATIGNOLS. Vraiment ?

DONATIEN. Et tu sais que je m'y connais.

BATIGNOLS. Pardine ! Ah ! je suis malade ?

DONATIEN. Oui !

BATIGNOLS, Là !... je me disais aussi en avant : Je crois que j'aurai mal à la tête.

DONATIEN. Non, ce n'est pas à la tête que tu as mal.

BATIGNOLS. Ah ! où ça peut-il être, mon Dieu ! où ça peut-il être ?

DONATIEN, *lui mettant la main sur le cœur.* Là !

BATIGNOLS. Au cœur !... Vous croyez que j'ai mal au cœur ?

DONATIEN. A la conscience... et c'est elle qui t'a fait revenir au pays où tu avais laissé une mauvaise action après toi.

BATIGNOLS. Aïe ! aïe !

DONATIEN. Oh ! je sais tout ! et pour te le prouver, je n'ai qu'un nom à te dire : Charlotte !

BATIGNOLS, *embarrassé*. Charlotte !

DONATIEN. Que tu as trompée... en lui promettant le mariage.

BATIGNOLS. Oh ! dame ! vous savez ? on promet toujours ces choses-là !...

DONATIEN, *plus sévèrement*. On tient ce qu'on promet, ou l'on est malhonnête homme.

MADÉLON, *entrant et apportant un plat*. Comment ! ce mauvais sujet de Batignols est encore-là ?

BATIGNOLS, *plus embarrassé*. Vot' serviteur, mam'selle Madelon... Ça va bien, mam'selle Madelon ?

MADÉLON, *à part*. Plus souvent que je lui parlerai !

BATIGNOLS, *à part*. Je suis mal à mon aise ! (*Haut.*) Je peut-t-y m'en aller ?

DONATIEN, *froidement*. Sans doute.

MADÉLON, *bas à Batignols*. Vous n'auriez pas dû venir, sans cœur !

DONATIEN. En sortant, évite seulement de passer devant la maison de la mère Simonnot, ma voisine... C'est elle qui, à ma prière, a recueilli la pauvre Charlotte, que tout le monde repoussait.

BATIGNOLS, *las à Madelon*. Hein ?... on lui a fait de la peine, à Charlotte ?

MADÉLON, *bas*. Oui... à cause de vous, enjôleur !

DONATIEN. Ne reste pas dans le pays, si tu veux pas

voir le désespoir de Charlotte, de Charlotte, obligée de se séparer de l'enfant qu'elle ne peut pas nourrir.

BATIGNOLS, *bas à Madelon*. C'est-y un garçon ?

MADÉLON. Hélas, oui !

BATIGNOLS, *se retenant de pleurer*. Y me ressemble ?

MADÉLON. Malheureusement !

DONATIEN. Cet enfant devra être porté à l'hospice.

BATIGNOLS, *éclatant*. A l'hospice ! mon enfant ! un garçon qui me ressemble !... non, non, je ne veux pas ! je serais un sans cœur... un dénaturé !... non je ne m'en irai pas... c'est-à-dire, si !... je vas m'en aller... mais je vas entrer chez la mère Simonnot, je demanderai pardon à Charlotte et au petit aussi... je reconnaitrai Charlotte, j'épouserai le petit... Non ! faites excuse... je ne sais plus ce je que dis ; mais je sais bien ce que je ferai... Merci ! M. le docteur... merci ! j'emporte aussi mon ordonnance, moi, et vous n'en avez jamais donné de meilleure....

Il presse la main que lui tend Donatien, et sort après avoir embrassé Madelon, qui sort avec lui.

SCÈNE VIII.

DONATIEN, THÉOBALD.

DONATIEN. Eh bien ! vous ne mangez pas, mon ami ?

THÉOBALD. Je vous écoute et je vous admire, monsieur ; vous êtes à la fois le médecin de l'âme et du corps... Permettez-moi de m'étonner qu'un homme qui avait attaché déjà la célébrité à son nom, se soit résigné à cacher dans un obscur village la science et les vertus que le ciel lui avait départies.

DONATIEN. Rien de tout cela n'est perdu, puisque les

pauvres en profitent. Bien d'autres qui valaient mieux que moi se sont consacrés à une pareille mission... mais ce qu'ils ont fait par modestie ou par amour pour l'humanité, c'est comme expiation que je l'accomplis.

THÉOBALD. Vous ?

DONATIEN. Oui, je ne ferai jamais assez de bien, pour racheter le mal que j'ai fait ! Mais, laissez-moi maintenant m'occuper de vous, mon hôte, laissez-moi vous regarder, vous, le souvenir vivant d'un ami qui n'est plus. Comment se fait-il que vous ayez quitté ce nom de Lucenay qu'il vous avait transmis si parfaitement honorable, si parfaitement honoré ?

THÉOBALD. Lorsque mon père quitta la France, il y a dix-huit ans, il me laissa, avec ma mère, au château de Lestrelles, nous confiant tous deux aux soins de mon oncle, le vicomte de Lestrelles. Hélas ! monsieur, dans la même année, la mort frappant à deux reprises, me fit orphelin. Mon oncle m'aimait comme son fils, il m'adopta, pour me pouvoir laisser, après lui, et ses titres et ses biens. Il y a un mois, je retrouvai par hasard, dans de vieux papiers de famille, une lettre de mon père, qui annonçait à M^{me} de Lucenay, qu'avant de s'éloigner de Paris, il avait fait faire pour moi son portrait en miniature ; que ce portrait avait été confié par lui à son ami Donatien, qui s'était chargé de le lui faire sûrement parvenir. Ma mère n'avait jamais reçu le médaillon dont cette lettre me révélait l'existence. Alors je résolus de venir à Paris, le réclamer au depositaire. J'appris là, que le célèbre docteur n'était plus qu'un simple médecin de campagne et que c'était à Bonnières que je devais l'aller chercher.

DONATIEN. Oui !... ce portrait me fut remis par votre

père... Ce portrait, je l'ai perdu le jour même où il me fut confié... Le jour...

Il s'arrête et met la main sur ses yeux.

THÉOBALD. Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir réveillé de pénibles souvenirs. Je regrette profondément la perte du portrait de mon père ; mais la recherche de ce médaillon n'était pas le seul motif qui m'amena ici. Le village de Bonnières est voisin du château de la Vieuville ?

DONATIEN. En effet. Ce château, longtemps désert, est habité aujourd'hui. M. de la Vieuville, après avoir quitté le service dans des circonstances qui doivent vous être connues, se décida à voyager dans l'espoir de rétablir la santé de M^{me} de la Vieuville ; quand le contre-amiral revint en France, il ramenait un enfant que Dieu lui avait envoyé pour soutenir et consoler sa vieillesse.

THÉOBALD. M^{lle} Marie ?

DONATIEN. Oui ! c'est ainsi qu'on appelle la plus jeune fille de M. de la Vieuville — la connaissez-vous donc ?

THÉOBALD. Il y a deux ans, j'ai rencontré dans le monde, à Florence, puis cet hiver à Versailles, M^{me} la duchesse Marthe de Montbreuse et M^{lle} Marie sa sœur. Je vous l'avouerai à vous, qui voulez bien être mon ami, j'aime M^{lle} Marie, et la bienveillance qu'elle me témoigne me donnerait le plus doux espoir, si sa sœur, M^{me} de Montbreuse, ne venait renverser tous mes rêves d'avenir et de bonheur.

DONATIEN. Comment cela ?

THÉOBALD. Je ne puis vous expliquer ce que je ne comprends pas moi-même. M^{me} de Montbreuse semble éprouver pour moi une antipathie, une répulsion que

tempère à peine une froide politesse. J'ai pensé, docteur, que vous étiez le médecin de la famille et que vous voudriez bien être mon appui, mon défenseur.

DONATIEN. Je ne connais le contre-amiral que pour l'avoir rencontré à Paris, le jour même où je reçus les adieux de votre père... Ce même jour si fatalement marqué dans ma vie... (*Il s'arrête.*)

THÉOBALD. Oh ! pardon, monsieur, pardon ! J'ai bien du malheur, chacune de mes paroles semble remuer douloureusement le passé...

DONATIEN. Le contre-amiral et ses deux filles sont arrivés au château quelques jours seulement avant mon départ pour Evreux... Ils ont bien voulu pourtant me rendre visite... Les deux sœurs m'ont paru, l'une et l'autre, également bonnes et bienveillantes. Il y a surtout, dans le regard de M^{me} de Montbreuse, je ne sais quelle expression douloureuse qui touche et attire vers elle. Elle aussi, mon ami, elle aussi a dû souffrir ; elle souffre encore peut-être d'une de ces douleurs intimes qui ne tuent pas, mais qui dévorent. Vous aurez pris pour de la froideur ce qui n'est qu'une insurmontable tristesse. Quelque faible que puisse être mon appui auprès de M. de Lavieuvville, il vous est acquis du moment que vous l'invoquez ; mais vous aviez déjà une puissante recommandation auprès du contre-amiral, c'était le nom de votre père.

THÉOBALD. Je le sais, monsieur, mais je craindrais de paraître vouloir m'imposer à sa bienveillance en évoquant un souvenir qui doit être pénible à M. de Lavieuvville...

Ici on entend gronder l'orage. On voit paraître Madelon guidant un vieillard, portant à la boutonnière la croix de

Saint-Louis. C'est M. de Lavieuville, mais affaibli, brisé par l'âge et plus encore par la maladie.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADELON, M. DE LAVIEUVILLE.

MADELON. Venez, monsieur, venez. Voilà un vilain orage qui menace, et il n'est pas sain d'être dehors quand il pleut et qu'il tonne fort. On est comme qui dirait entre le feu et l'eau.

LAVIEUVILLE. Merci, ma bonne... (*S'arrêtant sur le seuil de la porte charretière.*) Je vous ai suivie sans trop savoir ce que je faisais... Chez qui vais-je entrer?

THÉOBALD, *à mi-voix*. M. de Lavieuville !

DONATIEN, *même jeu*. C'est lui-même... et plus encore aujourd'hui que lors de sa première visite, je suis effrayé de l'altération de son visage ; un tel changement ne peut être seulement l'œuvre des années.

LAVIEUVILLE, *répondant à Madelon*. Vous dites que je suis déjà venu ici?... Voyons, chez qui suis-je donc ?

MADELON. Chez M. le docteur Donatien.

LAVIEUVILLE, *cherchant à se souvenir*. Donatien !

DONATIEN, *allant à lui*. Qui s'estime heureux, M. le comte, de vous offrir un abri dans sa maison.

LAVIEUVILLE, *le saluant*. Mille remerciemens de votre hospitalité, monsieur, je l'accepte ! Mais dites-moi, je vous prie, s'il est vrai qu'elle m'ait été déjà donnée par vous ?

DONATIEN. En effet, M. le comte, vous m'avez fait l'honneur de me faire visite, il y a un mois, à peu près.

LAVIEUVILLE. Un mois!... Oh ! ma mémoire ! ma mémoire !...

DONATIEN. Vous étiez accompagné ce jour-là de M^{me} de Montbrouse et de M^{lle} Marie.

LAVIEUVILLE, *comme frappé d'une idée*. Marthe ! Marie !... je les ai quittées ce matin sans les prévenir... je suis sorti depuis bien longtemps... je me suis égaré dans ce bois que j'ai si souvent parcouru dans ma jeunesse ; alors j'en connaissais tous les sentiers... aujourd'hui... Pardon, messieurs, mes enfans doivent être inquiets... je veux retourner au château.

THÉOBALD. Si M. le contre-amiral me le permet, j'irai à Lavieuville rassurer ces dames et je ramènerai une voiture...

LAVIEUVILLE, *le regardant*. C'est à M. de Lestrelles, je crois, que je serai redevable de ce service ?

THÉOBALD. En effet, monsieur, je n'ai donc pas été complètement oublié par vous ?

LAVIEUVILLE. Oublié ! non pas ! C'est à Florence que nous nous sommes rencontrés d'abord, puis cet hiver à Versailles ; vous étiez de toutes les fêtes de la cour. Ma petite Marie m'a souvent parlé de vous.

THÉOBALD. De moi ?

LAVIEUVILLE. Cela n'est pas étonnant, vous dansez à ravir et Marie adore la danse.

DONATIEN. Puisque M. le comte accepte l'offre que vous lui faites, courez à Lavieuville.

LAVIEUVILLE. Tranquillisez mes filles... Marie surtout. Merci, M. de Lestrelles ; ce devait être une bonne fortune pour moi que de vous rencontrer.

THÉOBALD. Et pour moi, monsieur, oh ! pour moi, c'est du bonheur !... (*A part.*) Je vais la revoir !...

Il sort vivement.

SCÈNE X.

DONATIEN, DE LAVIEUVILLE.

LAVIEUVILLE. Voilà un étrange caprice de ma mé-

moire ! Là, tout-à-l'heure, j'ai reconnu ce jeune homme, auquel je n'avais pas parlé depuis deux ans, que j'ai seulement entrevu cet hiver. Et vous, que je suis venu visiter il y a un mois à peine...

DONATIEN. M. le comte, les souvenirs anciens nous restent souvent mieux dans la pensée que les souvenirs de la veille. Vous vous rappellerez peut-être qu'à Paris, près de la rue Royale, le docteur Donatien fut assez heureux...

LAVIEUVILLE. Attendez !... oui... je me souviens maintenant... c'était le 30 mai 1770. Ah ! je voudrais oublier cette date — je ne le peux pas — je ne le peux pas. Ce jour-là, un généreux protecteur se jetant au milieu de la foule, me sauva, moi, déjà vieux et affaibli. Oh ! je vous reconnais ! je vous reconnais !... Je ne suis pas sûr, voyez-vous, d'avoir toute ma raison.

DONATIEN. Oh ! monsieur.

LAVIEUVILLE. J'ai bien souffert ce jour-là ! bien souffert encore depuis. J'avais une compagne, modèle de toutes les vertus, elle est morte ! J'avais un fils qui devait être mon orgueil, je l'ai chassé ! Une fille, Marthe... Pauvre martyre !... Tenez, docteur, je suis bon chrétien, eh bien ! je douterais de la justice divine, si un ange de consolation ne m'était pas venu ; Marie, ma petite-fille !...

DONATIEN. Votre plus jeune fille... voulez-vous dire.

LAVIEUVILLE. Oui... c'est pour elle que je tiens encore à la vie, c'est pour elle que je crains de perdre la raison. Si cela arrivait... oh ! Georges serait capable de tout !

DONATIEN. Votre fils ?

LAVIEUVILLE. Ne me rappelez pas que j'ai un fils.

DONATIEN. Quelle exaltation !

LAVIEUVILLE. Mais on ne pourra pas ruiner Marie. Non, Georges ne le pourra pas. Docteur, connaissez-vous bien le notaire de ce pays ? le croyez-vous honnête homme ?

DONATIEN. M. Rémond n'a donné à personne le droit de douter de sa probité.

LAVIEUVILLE. C'est un vieillard, et la vieillesse est faible, craintive ; Georges menacera, intimidera cet homme, et il dira tout à Georges. J'ai déjà trop confié d'argent à ce notaire. J'allais chez lui, mais je n'irai pas plus loin. Nous sommes seuls, docteur ?

DONATIEN. Oui, monsieur, seuls !

LAVIEUVILLE. Ecoutez, il y a dans ce portefeuille 10,000 livres, c'est pour elle, pour elle comme tout ce que j'ai pu recueillir et sauver. Je ne porterai pas cette somme chez M. Rémond ; vous me la garderez.

DONATIEN. Moi ?

LAVIEUVILLE. Oui, Georges ne soupçonnera pas en vous un dépositaire. Prenez cet argent, gardez-le, et à ma mort vous remettrez cet argent à Marie, à elle seule.

DONATIEN. M. le comte, je n'ai aucun titre pour accepter.

LAVIEUVILLE. Oh ! prenez, docteur, prenez. Vous voyez bien que je ne puis me confier à personne, que je suis entouré de gens à la discrétion de Georges. On nous épie, on nous écoute peut-être. Mais prenez... prenez donc !

DONATIEN. Je vous obéis, monsieur.

LAVIEUVILLE. Bien ! c'est bien !

DONATIEN, *qui l'a examiné avec intérêt*. Jusqu'à ce que votre voiture soit arrivée, ne voulez-vous pas prendre quelque repos ? La chaleur du jour, la longue

course que vous avez faite, tout cela doit avoir épuisé vos forces.

LAVIEUVILLE. Merci, merci, docteur.

DONATIEN, *appelant*. Madelon ! Madelon !

MADELON, *paraissant*. Monsieur m'a appelée ?

DONATIEN. Tout est en ordre dans mon cabinet ?

MADELON. Oui-dà, monsieur.

DONATIEN. Je vais y conduire M. le comte. Veillez à ce que personne ne vienne l'y troubler. M. de Lavieuvville, permettez-moi de vous montrer le chemin, et faites-moi l'honneur de vous croire ici chez vous.

LAVIEUVILLE, *lui donnant le bras*. Oh ! je sais à présent que je suis chez un ami, un véritable ami !...

Il entre dans la maison avec le docteur.

SCENE XI.

MADELON, puis BATIGNOLS.

MADELON. Pauvre bonhomme ! il fait de la peine à voir.

BATIGNOLS, *au fouf*. Mam'selle Madelon ! mam'selle Madelon !

MADELON. Ah ! c'est toi, Batignols ?

BATIGNOLS. Oui, moi, qui ne pouvais plus quitter ni Charlotte ni le petit ! Oh ! Madelon, quel enfant ! il est beau à renverser, quoi. Il a deux yeux qui brillent comme les boucles de M. le curé. Oh ! qu'est-ce que je venais vous dire ? La tête n'y est plus quand on se trouve comme ça tout d'un coup père de famille. Ah ! je venais vous inviter pour la cérémonie, pour les deux cérémonies. Aujourd'hui le baptême, demain le mariage. Je cours à la paroisse... je vas sonner les cloches moi-même pour annoncer la chose à tout le monde. Puis je re-

viendrai chercher le petit avec les parens, les amis... A revoir, mère Madelon. Tiens !... tiens !...

MADÉLON. Qu'est-ce qui l'arrête ?

BATIGNOLS. Voyez-vous là-bas c'te belle demoiselle et ce beau jeune homme... sont-y gentils... et comme ils courent !

MADÉLON. C'est mamzelle Marie... avec l'étranger de ce matin. C'est l'orage qui lui a fait peur.

BATIGNOLS. Eh bien ! il ne me fait pas peur, à moi... Je vas sonner mes cloches.

Il veut courir, mais s'arrête pour laisser passer Marie et Théobald ; celui-ci tient au-dessus de la tête de Marie sa mantille que soulève le vent. Ils rappellent tous deux ainsi le groupe de Paul et Virginie.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIE, THÉOBALD.

MARIE. Vite. vite, monsieur, et nous arriverons avant la grande pluie.

MADÉLON. Vol' servante, mamzelle Marie.

MARIE. Bonjour, ma bonne... Mon père est toujours ici, n'est-ce pas ?

MADÉLON. Oui, oui, mamzelle.

MARIE. Pauvre père ! quelle inquiétude il m'a causée. Je le savais seul, dans le bois, à son âge et dans son état de santé. Ne voulant pas effrayer ma sœur Marthe, je lui ai laissé ignorer la longue absence de notre père, et je suis parti avec François à la recherche de M. de Lavieuvville. Monsieur... (*Montrant Théobald.*) que j'ai heureusement rencontré, m'a rassuré tout de suite... Mais où donc est-il ce bon père ? J'ai hâte de l'embrasser.

MADÉLON. M. le docteur l'a conduit dans son cabinet

POUR qu'il pût se remettre un peu. Il paraissait bien fatigué, le digne monsieur, et il dort peut-être !

MARIE. Allez dire à M. Donatien que je suis ici ; mais si mon père repose, ne le réveillez pas.

MADOLON. Soyez tranquille, mamzelle... Si la pluie tombe, entrez dans la salle.

MARIE. Oui, Madelon, oui...

Madelon entre dans la coulisse.

SCENE XIII.

MARIE, THÉOBALD.

THÉOBALD, *à part, en la regardant*. Qu'elle est jolie.

MARIE. J'étais si émue, si tremblante quand vous vous êtes présenté à moi, monsieur, puis j'ai été si heureuse quand vous m'avez dit que mon père était chez le docteur, enfin nous sommes venus si vite, que j'ai bien peur d'avoir oublié...

THÉOBALD. Quoi donc, mademoiselle ?

MARIE. Mais de vous remercier, monsieur.

THÉOBALD. C'est moi, mademoiselle, qui bénis le hasard, ou plutôt la Providence de cette rencontre ; j'allais au château de Lavieuville, où je n'aurais été reçu que par M^{me} de Montbreuse.

MARIE. Eh bien ! monsieur, ma sœur est une assez jolie châtelaine pour qu'on s'estime heureux de la trouver... dût-on la trouver seule.

THÉOBALD. Oh ! sans doute — M^{me} de Montbreuse est belle, très-belle ! le monde l'aime et l'estime, mais elle s'est toujours montrée pour moi bien froide et bien sévère, elle a rarement daigné me parler, et sa parole était toujours brève et sèche ! enfin... dans son regard si bienveillant pour tous, j'ai cru lire presque de la haine pour moi.

MARIE. De la haine !... Marthe haïr quelqu'un !! que vous la connaissez mal, monsieur ! c'est un cœur d'or, un ange de douceur et de charité. Oh ! laissez-moi la défendre, c'est mon devoir ! Elle a été si bonne pour moi ! je n'ai pas connu ma mère, mais elle ne m'eût pas aimée plus que ne fait Marthe ! Si vous saviez de quels soins elle a entouré mon enfance ! à la plus légère indisposition, elle veillait, attentive à mon chevet, et lorsqu'il y a trois ans ma vie fut en danger, Marthe ne me quitta plus d'une minute ; le jour, la nuit, elle était là, toujours là, ne prenant ni repos ni trêve ; quand elle croyait mes paupières abaissées par le sommeil, je la voyais, moi, prier avec ferveur, puis baignant de ses larmes mes mains que brûlait la fièvre ; et lorsque le médecin lui dit : M^{lle} Marie est sauvée ! Oh ! sa joie était du délire, elle me couvrait de baisers et m'appelait son enfant, son enfant bien aimé. Non, jamais une sœur ne fut plus tendre, plus dévouée. Marthe est jeune et belle, eh bien ! monsieur, elle n'est fière que de ce qu'elle appelle sa beauté, c'est à me parer qu'elle met sa coquetterie ; dans nos réunions, elle me renvoie tous les hommages, au bal elle m'adresse tous les danseurs. Vous voyez bien, monsieur, que je serais une ingrante si je ne la défendais pas.

THÉOBALD. Oh ! mademoiselle, avec quelle joie je reconnaitrais mon erreur ! car alors...

MARIE. Alors ?

THÉOBALD. J'oserais me présenter au château de Lavieville, où M. votre père m'accueillerait j'espère, avec bienveillance... alors...

MARIE, *baissant les yeux*. Alors...

THÉOBALD. Alors, mademoiselle, j'oserais... vous dire que quelque précieux que soit le trésor que j'envie, je

ne suis peut-être pas tout-à-fait indigne de le posséder... alors j'oserais vous dire que je vous aime.

MARIE, *souriant*. Mais il me semble, monsieur, que vous osez tout cela.

THÉOBALD. Oh ! pardonnez-moi, mademoiselle, je suis un insensé... et je me retire.

MARIE. Il est vrai que vous commencez par où vous auriez dû finir. C'est au château qu'il faut vous présenter, c'est à M. de Lavieuville qu'il faut avouer votre amour. Jusque-là, monsieur, je crois que je n'ai rien à vous pardonner, car vous ne m'avez rien dit ; j'en sais rien, absolument rien... et je ne vois pas pourquoi vous vous en iriez.

THÉOBALD. Oh ! mademoiselle !...

A la fin, on a entendu sonner les cloches. — Puis on voit arriver Batignols en habit de fête suivi de paysans endimanchés.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BATIGNOLS. *Batignols entre suivi et entouré de paysans qui le félicitent bruyamment.*

BATIGNOLS. Merci, mes amis, merci, — vous me complimentez sur ma belle conduite, vous criez vive Batignols, ça me va ; oui, vive moi ! vive Charlotte ! vive le petit ! mais surtout vive le docteur !... c'est lui qui a tout fait... vive le doc...

MARIE. Mais taisez-vous donc, malheureux !

BATIGNOLS. Hein ! plaît-il ? pourquoi ?

MARIE. Mon père est là... il dort et vous allez l'éveiller.

BATIGNOLS. Soyez tranquille, — je vas crier tout bas, car il faut que je crie, sinon, ça m'étoufferait... (*Tout*

bas.) Vive le docteur ! Comme je vous le disais, c'est lui qui a fait mon marige et mon enfant.

LES PAYSANS. Hein !

BATIGNOLS. Oui ! sans lui le petit n'existerait pas ; au lieu d'être un Batignols authentique, ça serait un enfant perdu aux Enfants trouvés.. mais il a fait bien autre chose, ce bon docteur.

LES PAYSANS. Bah ! quoi donc ?

BATIGNOLS. La mère Simonnot vient d'accourir à l'église pour m'annoncer que Charlotte...

MARIE, *qui parlait bas av. c Théobald, se retourne à ce mot.* Charlotte !

BATIGNOLS, *saluant.* Oui, mam'selle, que Charlotte venait de trouver dans la petite salle d'en bas, un paquet qui avait l'air d'être venu là tout seul, et dans ce paquet il y avait toute une toilette pour Charlotte, — un rouleau de cent écus pour le petit, et une layette pour moi... Non — enfin, vous comprenez bien que tout ça ne pouvait venir que du docteur. — J'ai deviné ça tout de suite.

MARIE. Vous vous êtes trompé mon ami : M. Donatien est riche de bonnes actions, et laisse bien peu de chose à faire après lui ; mais enfin, le petit présent qu'à reçu tou-à-l'heure Charlotte lui a été envoyé par ma sœur Marthe.

LES PAYSANS. M^{me} de Montbreuse !

MARIE. Aussitôt qu'elle a su le malheur de Charlotte, elle a voulu venir en aide à la pauvre mère. — Nous avons travaillé pendant huit jours au château, et François devait porter aujourd'hui chez M^{me} Simonnot et le linge et l'argent.

BATIGNOLS. Ah ! mais alors... si c'est M^{me} de Mont-

breuse, je lui dois une politesse; je vas l'inviter à la cérémonie — aux deux cérémonies — pour ça je vas courir... (*On entend le bruit d'une voiture.*)

LE COUVREUR. T'auras pas besoin d'aller loin! v'là M^{me} de Montbreuse — j'ai reconnu sa voiture.

MARIE, à *Théobald*. Prévenue par l'homme que vous avez envoyé au château, elle vient elle-même chercher notre père.

BATIGNOLS. Oui, c'est bien elle, — elle vient par ici; — chapeau bas, mes amis, chapeau bas...

Pendant ces quelques mots, Marthe est entrée suivie d'un domestique portant une riche livrée. — Marthe répond par un sourire au respect dont on l'entoure.

SCÈNE XV.

LÉS MÊMES, MARTHE.

MARTHE. Que de monde!

TOUS. Salut à M^{me} la duchesse!

MARIE, allant à elle. Marthe!

MARTHE, l'embrassant. Marie!

LE MAÇON, bas *Batignols*. Tu ne lui dis rien?

BATIGNOLS, bas. Attends! — j'ai une idée! — je vas chercher le petit!...

Il sort en courant. — Les paysans remontent au fond. Théobald, à l'arrivée de Marthe, est remonté au fond.

MARTHE, avec bonté. Imprudente enfant! partir ainsi, seule!

MARIE. Seule, non pas, j'étais avec François — il est vrai que je l'ai perdu en route; quand je me suis arrêtée pour l'attendre, je me suis aperçue que je m'étais égarée... complètement égarée. — Un bruit que j'entendis, — quelqu'un que je crus reconnaître, tout cela

m'effraya ; — je voulus fuir en gravissant un sentier rapide qui bordait une énorme fondrière, — une pierre roula sous mon pied, je chancelais ; j'allais tomber, peut-être, mais un bras me soutint : — la Providence avait amené là pour moi... un protecteur... un guide !

MARTHE. A qui devons-nous?...

MARIE. À une personne que tu connais bien... que nous estimons tous... à monsieur Théobald de Lestrelles.

MARTHE, à part. M. de Lestrelles !

MARIE, à Théobald. Venez donc, monsieur.

MARTHE, à part. Lui... encore lui !...

THÉOBALD, saluant. M^{me} la duchesse !...

MARTHE, avec contrainte. Monsieur... notre reconnaissance, vous n'en pouvez douter, égalera, s'il est possible, le service rendu. Le hasard seul vous avait conduit dans ce pays ?

THÉOBALD. Non, madame, j'y étais venir voir le docteur Donatien, qui fut autrefois l'ami de mon père.

MARTHE, à part. Son père !...

MARIE. Le docteur vous permettra bien, monsieur, de faire quelques visites, — et vous vous souviendrez, n'est-ce pas, que le château de Lavieuville est voisin du village de Bonnières ?

MARTHE, froidement. Tu oublies, Marie, que notre père, seul, peut dire ce que tu dis ?

MARIE, à part. Voilà qui n'est pas du tout gracieux.

THÉOBALD, à part. Décidément, M^{me} de Montbreuse me hait ! — mais pourquoi donc me hait-elle ?...

MARIE, à sa sœur. Tu ne penses pas à ce que tu viens de me répondre ? Tiens, tu as quelque chose, — tu parais préoccupée, inquiète... (*Plus bas.*) Sais-tu donc que Georges, que notre frère n'est pas parti ?...

MARTHE. Que dis-tu ?

MARIE. Je dis que cette apparition qui m'a si fort effrayée, c'était l'apparition de Georges, de Georges que nous croyions à Marseille... embarqué peut-être... et qui est ici.

MARTHE. Ici ? c'est impossible !

MARIE. J'en suis sûre !

MARTHE. Non ! Dieu ne le voudra pas. — La présence de Georges serait un nouveau coup pour notre père ; — la présence de Georges, dans notre maison, a toujours été l'annonce d'un malheur.

SCENE XVI.

LES MÊMES, BATIGNOLS, LES MOISSONNEURS, puis
DONATIEN, MADELON.

Ici on entend sonner au loin les cloches, puis à gauche une musique villageoise. — Deux violons, une clarinette enrubanés précèdent Batignols, qui arrive accompagné de la mère Simonnot portant le pstit Batignols.

BATIGNOLS, *aux musiciens*. Halte !... Par ici, mère Simonnot... par ici ! — présentez mon fils à la société.

DONATIEN, *sortant de chez lui avec Madelon*. Que vois-je ? M^{me} de Montbreuse... mademoiselle Marie, chez moi ?

MARTHE. Prévenue que mon père était ici, monsieur, je suis venue vous remercier de l'asile et des soins que vous lui avez donnés... J'ai pris une voiture pour éviter à M. de Lavieuville, la fatigue du retour.

DONATIEN. M. le comte est dans mon cabinet, il repose, et l'émotion fébrile que lui avait causé l'orage, sans doute, exige qu'on respecte son repos.

MARTHE. Vous avez raison, monsieur, nous attendrons son réveil.

BATIGNOLS, *aux paysans*. N'est-ce pas qu'elle est bonne mon idée ?

TOUS. Oui, oui !

BATIGNOLS, *s'avançant et saluant Marthe*. Madame la duchesse, je suis Batignols, l'auteur du petit Batignols,—du fils de Charlotte ;—la mère ne pouvant pas encore sortir, et l'enfant ne pouvant pas encore parler,— je vous remercie pour eux de toutes vos bontés ;— on carillonne à l'église pour le baptême du petit,— Pour cette cérémonie-là, il faut ordinairement un père, un enfant, un parain et une marraine ; le père et l'enfant y sont, c'est complet de ce côté-là,—mais il me manque encore le parrain et la marraine. Je venais vous supplier, M^{me} la duchesse, de me permettre...

MARTHE. Quoi donc, mon ami ?

BATIGNOLS. De prier mam'zelle Marie de vouloir bien être la marraine du petit.—On dit que plus les marraines sont jolies, plus elles portent bonheur. — Vous voyez qu'il dépend de vous, M^{me} la duchesse, de faire le petit fièrement heureux... (*A part.*) C'est ben envoyé tout de même.

MARTHE, *souriant*. Je permets.

MARIE. Et moi, je consens M. Batignols.

BATIGNOLS. Merci mam'selle !

MARIE. Et le parrain?... (*Elle regarde Théobald.*)

BATIGNOLS. Le parrain ce ne peut être que monsieur le docteur.

TOUS LES PAYSANS. Oui, oui !

DONATIEN, *qui a surpris le regard de Marie*. Non, mon ami !—à jeune marraine il faut un jeune parrain.

— Si mademoiselle Marie le permet, mon ami Théobald de Lestrelles me remplacera.

THÉOBALD. Moi ?

MARIE. J'accepte, si monsieur Batignols... consens.

BATIGNOLS. Avec enthousiasme.

THÉOBALD, serrant la main du Docteur. Merci, mon ami.

UNE PAYSANNE, au fond. Monsieur le curé attend le baptême.

DONATIEN. Partons, mes amis... M^{me} de Montbreuse veut-elle bien accepter mon bras?...

Au moment où on se dispose à se mettre en marche un nouveau personnage paraît et s'arrête sur le seuil de la porte charretière. Il est en costume de voyage. C'est Georges de Lavieuville.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GEORGES.

MARTHE, apercevant Georges. Georges !

MARIE. Mon frère !

TOUS. Son frère !

MARIE, à part. J'étais bien certaine de ne pas m'être trompée !

GEORGES. Je suis, je crois, chez M. le docteur Donatien ?

DONATIEN. Oui, monsieur.

GEORGES. Pardonnez-moi, monsieur, d'être venu jusqu'ici chercher ma sœur Marthe. On se dispose, je le vois, à quelque joyeuse cérémonie... que je n'interrompe rien. Il me suffit que M^{me} de Montbreuse veuille bien rester avec moi.

MARIE, bas à Marthe et la regardant. Veux-tu que je reste aussi, Marthe ?

MARTHE. Non, va, mon enfant... (*Haut.*) M. le docteur voudra bien t'accompagner.

MARIE, à *Georges avec crainte*. Vous ne me dites rien, Georges ?

GEORGES, *froidement*. A votre retour, Marie, j'aurai sans doute à vous parler ; mais à présent, j'ai besoin d'être seul avec Marthe.

MARIE, *à part*. Pourquoi est-il venu ? que veut-il encore ?

BATIGNOLS. M. le curé doit s'impatienter et je crois que le petit va se fâcher... (*A Donatien.*) Pouvons-nous à c't'heure nous remettre en marche ?

DONATIEN, *après avoir échangé un regard avec Marthe*. Oui, mes amis, partons.

BATIGNOLS. Allons ! les violonneux en tête ! le petit après les violonneux, puis M. le parrain et M^{me} la marraine... les autres à la volonté ! En avant la musique !
Le petit cortège se met en marche.

SCÈNE XVIII.

GEORGES, MARTHE.

MARTHE. Georges ! Georges ! pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

GEORGES. Je vais te le dire, Marthe. Il y a huit jours encore je me croyais sans ressources... j'avais dissipé ma part de la fortune de ma mère, dévoré d'avance l'héritage paternel. Des usuriers menaçaient ma liberté, un créancier plus terrible, plus impitoyable, menaçait mon honneur ; j'hésitais à partir, je balançais entre l'exil et le suicide...

MARTHE. Le suicide !

GEORGES. A Paris, où j'étais restée après votre départ, je me souvins que dans un meuble de la chambre de no-

tre mère, existait un tiroir à double fond, où jadis M^{me} de Lavieuville renfermait ses diamans. Le secret ouvrant ce double fond était connu d'elle seule. Dans l'espoir bien incertain de trouver là quelque précieuse épargne, dont elle n'aurait pas pu révéler l'existence, car c'est subitement, tu le sais, que mourut M^{me} de Lavieuville. J'ouvris, je brisai ce meuble et je trouvai...

MARTHE. Quoi donc ?

GEORGES. La preuve écrite de la main de notre mère, signée de la main de notre mère, que M^{me} de Lavieuville n'eut jamais que deux enfans; que Marie enfin, n'est pas notre sœur.

MARTHE. C'est impossible ! ma mère n'a jamais écrit cela !

GEORGES. Lis, Marthe, lis cette lettre adressée par M^{me} de Lavieuville à M. Palmieri, chirurgien à Naples.

MARTHE, *las*. Palmieri ! O mon Dieu ! mon Dieu !

GEORGES. Lis donc, et tu verras si le doute est encore permis.

MARTHE, *lisant*. « Ma santé s'en va, ma force s'éteint, on m'assure que le terme fatal est encore éloigné, mais je sens qu'il approche, et je ne veux pas qu'il me surprenne avant que j'aie pu m'acquitter envers vous. Il y a cinq ans, vous n'avez pu l'oublier... »

GEORGES. La lettre de notre mère est datée de l'année 1776... de la dernière année de sa vie !

MARTHE. « Vous m'avez aidée à cacher une grande infortune, une faute que Dieu pardonnera peut-être, mais que les hommes n'eussent pas pardonnée. Grâce à votre entier dévouement, Marie, innocent enfant du crime, Marie aura un nom, une fortune ; grâce à vous, sa malheureuse mère ne sera pas à jamais flétrie, le front

d'un noble époux n'aura point à rougir. On ne paye pas de tels services, monsieur ; vous n'avez voulu jadis accepter qu'une somme modique, vous ne refuserez pas le legs que vous fait ici ma reconnaissance. »

GEORGES. Signé : Marie-Thérèse de Lavieuville. A cette lettre était joint un petit portefeuille renfermant 45,000 livres. M^{me} de Lavieuville avait écrit ce billet quelques jours, quelques heures seulement, peut-être avant la terrible attaque qui lui ôta la parole et la raison avant de lui ôter la vie. Tu comprends, Marthe, que cette découverte ait changé toutes mes résolutions. La part de Marie dans la fortune de M. et M^{me} de Lavieuville se serait élevée à près d'un million ; cette lettre prouve qu'elle n'a aucun droit à cette fortune, qui nous doit revenir tout entière. Voilà pourquoi je ne suis pas parti ; voilà pourquoi je suis ici.

MARTHE. Et que voulez-vous donc faire ?

GEORGES. Éclairer mon père qu'on a trompé, faire chasser l'enfant étranger qui a usurpé notre nom, et qui n'usurpera pas notre fortune.

MARTHE. Chasser Marie ! Oh ! non ! Georges, non, tu ne feras pas cela. Au nom de notre mère, tu ne feras pas cela.

GEORGES. M^{me} de Lavieuville fut une coupable épouse, une mauvaise mère.

MARTHE. Tais-toi ! tais-toi ! tu blasphèmes ! Georges, la justice divine est impitoyable, je le vois ; elle ne veut pas que le passé reste impuni. Au prix de ma fortune, de ma vie, j'aurais voulu que cette lettre ne fût pas écrite, mais à présent que tu l'as lue, Georges, je ne te laisserai pas souiller même par la pensée, une mémoire vénérée, je ne laisserai pas dire de celle qui était sainte et

pure comme les anges, qu'elle fut une coupable épouse, qu'elle fut une mauvaise mère.

GEORGES. Mais enfin, cette lettre prouve que Marie doit le jour à un crime.

MARTHE. C'est vrai.

GEORGES. Cette lettre prouve que Marie n'est pas notre sœur.

MARTHE. C'est vrai !

GEORGES. Eh bien ! Marie sera chassée.

MARTHE. Non, Georges, tu ne la chasseras pas, tu ne la perdras pas, ou tu me tueras avant.

GEORGES. Et pourquoi la défends-tu ainsi ?

MARTHE. Eh quoi ! tu ne m'as pas encore devinée ? mon trouble, mes larmes ne t'ont rien appris ? Oh ! si une mère était là ! elle aurait compris déjà que Marie est ma fille !

GEORGES. Ta fille !

MARTHE. Oui, la femme flétrie, c'est moi ; l'époux dont le front ne devait pas rougir, c'est M. de Montbreuse. Et pourtant, je puis en attester Dieu, je n'ai pas à me repentir d'une criminelle pensée, je n'ai jamais eu qu'un amour au cœur, noble et légitime amour ! La fatalité seule a fait le malheur, a causé la honte. Écoute-moi donc, Georges ; après m'avoir entendue, tu auras pitié de moi, peut-être, tu auras pitié de Marie. Tu m'avais toujours vue pâlir et trembler quand par hasard on évoquait devant moi le souvenir de la terrible catastrophe du 30 mai 1770. On t'a dit, on a dit à tout le monde, que perdue sous les décombres d'un échafaudage renversé par la foule, j'avais été retrouvée par mon père, à demi-brisée par ma chute. Ce que tu ne sais pas, ce que nul n'a jamais soupçonné, c'est que relevée par

un bras inconnu, transportée évanouie dans une salle basse d'une maison voisine, la torture d'une lutte impie, sacrilège, me rappela à la vie. Le misérable que repoussait ma main défaillante, épouvanté par mes cris, chassé par ses remords, peut-être... s'échappa ! Il n'avait pas prononcé une parole et l'obscurité m'avait caché son visage. On accourut enfin. Mon père, blessé, sanglant, fou de désespoir, car il croyait sa fille morte, mon pauvre père bénissait Dieu qui lui rendait son enfant. Oh ! mieux eût valu pourtant qu'il trouvât un cadavre, plutôt qu'une fille déshonorée !

GEORGES. Et tu n'as pas su le nom de l'infâme ?

MARTHE. Non !

GEORGES. Aucun indice n'a pu te mettre sur ses traces ?

MARTHE. Si, un médaillon, un portrait que je retrouvai à mes pieds et qu'il avait perdu en fuyant sans doute. Revenue à l'hôtel et comprenant toute l'étendue de mon malheur, je voulais mourir en emportant mon funeste secret ; mourir avant le retour de mon mari que j'aimais et dont un lâche attentat m'avait faite à jamais indigne. Mais je voulais qu'après moi une prière s'élevât jusqu'à Dieu... Je voulais avoir la bénédiction de ma mère, le pardon de mon père. Un soir j'entrai dans leur chambre. Ils m'accueillirent tous deux avec un sourire et une caresse. Je tombai à genoux devant eux. J'avais à peine achevé mon terrible aveu, qu'une main me releva ; c'était celle de mon père ; des bras s'ouvrirent, c'étaient ceux de ma mère ! Bons parens ! ils ne maudissaient pas !... Non ! ils pleuraient !... ils pleuraient sur leur fille qu'ils semblaient vouloir couvrir et protéger de leur amour. Au véritable coupable, s'écrièrent-ils tous deux, la honte à défaut du châtement ; à toi,

pauvre victime, on ne doit que de la pitié ! Innocente devant Dieu et devant nous, tu ne mourras pas. Chrétienne et mère, tu n'as pas le droit de mourir. Nous cacherons à tous, non pas ta faute, mais ton malheur. Une lettre de M. de Montbreuse nous apprit bientôt que le service du roi devait le tenir éloigné de nous au moins toute une année. Aussitôt mon père annonça hautement à ses amis que les médecins ordonnaient à ma mère un voyage en Italie. Ce fut à Naples qu'il nous conduisit ; ce fut à Naples que Marie reçut le jour. M. Palmeri, auquel on avait tout avoué, M. Palmeri se fit le généreux complice de M. et M^{me} de Lavieuville. Deux ans après, mon père, sur la nouvelle du retour de M. de Montbreuse, me ramena en France, et lui présentant Marie, lui dit comme à tout le monde, que le ciel, bénissant sa vieillesse, lui avait envoyé une seconde fille. Maintenant, tu sais tout, Georges, mon sort est entre tes mains ; tu peux faire chasser ma fille et jeter sur moi l'infamie ; mais tu ne le voudras pas, Georges, tu ne voudras pas flétrir les derniers jours de notre père ; tu me laisseras prier de ce que je possède le secret que tu as surpris. Or, diamans, crédit, le présent, l'avenir, j'engagerai tout ! oui, tout ! je te le jure ! Je rachèterai ton honneur, Georges ; toi, mon frère, tu sauveras le mien !

GEORGES. Tu oublies, Marthe, que tu ne peux disposer de rien sans le consentement de ton mari... Pourtant, je réfléchirai... je me tairai... oui, je me tairai... jusqu'à ce que je t'aie revue.

LAVIEUVILLE, dans la maison. Mes filles sont ici, dites-vous ?

GEORGES. Mon père !

MARTHE. Il est dans cette maison... et s'il te voit sans avoir été prévenu de ta présence...

LAVIEUVILLE, *à lui-même*. Oui, il manque là une somme de 600 livres... il faut que mon addition soit fautive. Voyons, comptons encore.

MARTHE, *à part*. Huit jours ! voilà huit jours passés depuis que j'ai livré mon secret à Georges, il devait revenir le lendemain et je n'ai plus entendu parler de lui. A-t-il donc renoncé à ce dessein que j'ignore et qu'il m'annonçait comme une menace ?

MARIE, *mettant le bonnet sur son poing et l'examinant*. Il est gentil, mon petit bonnet, n'est-ce pas, Marthe ?... j'espère qu'avec cela il sera beau comme un ange, mon filleul Théobald... Théobald ! c'est vraiment un trop joli nom pour le fils de M. Batignols. Oui, mais le bonnet n'est pas trop joli pour ce nom-là.

LAVIEUVILLE. Impossible de retrouver l'erreur... (*Jettant la plume.*) Je ne sais même plus compter.

Il se prend la tête dans les mains.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *une lettre à la main*. Une lettre pour madame.

MARTHE, *involtainement et tressaillant*. De Georges, peut-être !

LAVIEUVILLE, *vivement*. Georges ! lui... t'écrire à Lavieuville ? Il sait donc que nous y sommes ? il n'est donc pas parti ? il nous a suivis, peut-être. Oh ! mais je ne veux pas qu'il vienne ici, entends-tu, je ne le veux pas.

MARTHE. Calmez-vous, mon père, je n'ai pas dit...

MARIE, *qui a pris la lettre*. D'ailleurs, cette lettre n'est pas de lui... voyez, elle porte le timbre de Ver-

sailles... Tenez, vous reconnaissez bien cette écriture, c'est celle de M. de Montbreuse, mon beau-frère.

MARTHE. De mon mari ?

LAVIEUVILLE, regardant la lettre. En effet ! je me suis emporté sans raison... (*Itendant la lettre à Marie.*)
Donne à ta sœur, mon enfant.

MARTHE, à part. Ah ! ne reviens pas, mon frère... il nous arriverait malheur !

FRANÇOIS. Le messenger demande s'il y a des commissions pour le pays.

MARIE, mettant le petit bouquet dans un carton. Oui, ceci à remettre chez la bonne Simonnot ; c'est pour mon filleul : car je pense à lui, bien qu'on oublie de m'envoyer de ses nouvelles. Cependant, il y a quelqu'un qui doit s'y intéresser autant que moi, et qui nous devait au moins une visite.

MARTHE, à part. Elle y pense toujours.

FRANÇOIS. Si c'est des nouvelles du petit que désire mademoiselle, je crois qu'elle va en avoir tout-à-l'heure. Il m'a semblé apercevoir dans l'avenue du château...

MARIE. Qui donc ?

FRANÇOIS. Le parrain...

MARIE, poussant un petit cri de joie. Ah !

LAVIEUVILLE. Vraiment !

MARTHE, à part. Lui !

FRANÇOIS. Pardon, je ne suis pas bien sûr.

MARTHE. François se sera trompé.

MARIE, fâché, fermant le carton. On ne dit rien quand on n'a aucune certitude. (*Elle lui donne le carton.*)
Allons, va vite, le messenger est peut-être pressé...

(*Bas.*) En même temps, tu t'assureras si tu as bien vu
François' sort.

LAVIEUVILLE. à *Marthe*. Eh bien ! cette lettre de Montbreuse ?

MARTHE, *qui a lu*. C'est la meilleure de toutes celles que j'ai reçues de lui ; elle m'annonce son retour.

LAVIEUVILLE. Tu dis vrai, c'est une heureuse nouvelle.

MARTHE, *lisant*. « Selon votre désir, si bien d'accord avec le mien, j'ai refusé l'ambassade qui m'était offerte. Les soins que vous devez à votre père ne vous auraient pas permis de m'accompagner ; on me rend ma liberté, bientôt je serai près de vous pour ne plus vous quitter. Après une douce espérance, une triste nouvelle, ma chère Marthe. Le parlement de Paris, à la requête des neveux du marquis de Bonneval, vient de prononcer l'interdiction de ce digne gentilhomme, le plus ancien et le meilleur ami de ma famille. »

LAVIEUVILLE. Bonneval... mon vieux frère d'armes... frappé d'interdit... Ah ! c'est un affreux malheur... Il est vrai que sa tête était un peu faible... Mon Dieu ! s'il m'arrivait jamais...

MARTHE. Ah ! mon père... quelle idée !

LAVIEUVILLE. Alors, mes enfans, vous ne permettriez pas... Oh ! non, non ! il vaudrait mieux me tuer !

MARIE, *avec effroi*. Mais que signifie !...

FRANÇOIS *reparaissant*. M. Théobald de Lestrelles demande à monsieur le comte et à sa famille la faveur de présenter ses hommages respectueux.

MARTHE, *avec contrainte*. M. de Lestrelles...

LAVIEUVILLE. Qu'il vienne... il m'intéresse fort ce

jeune homme : c'est à Florence, je crois, que nous l'avons connu.—Il porte un beau nom, nous le recevrons avec plaisir. (*A Marie.*) A moins toutefois que tu ne t'y oppose?...

MARIE. Moi... oh ! pas du tout... (*A François d'un air caressant.*) Ce bon François... il ne s'était pas trompé... Ah ! il a d'excellens yeux !

MARTHE, *à part.* Pauvre Marie ! serai-je donc condamnée à briser son cœur?..

François fait un signe au dehors pour inviter Théobald à entrer ; — celui-ci paraît. — François sort.

SCÈNE III.

DE LA VIEUVILLE, THÉOBALD, MARIE,
MARTHE.

LAVIEUVILLE. Soyez le bienvenu, M. de Lestrelles ; nous devons de la reconnaissance à ceux qui viennent nous visiter dans notre solitude.

THÉOBALD, *saluant.* Monsieur ; cette bienveillante réception me touche vivement, moi qui craignais d'être indiscret, importun.

LAVIEUVILLE. Importun ? N'êtes-vous pas un peu de la famille ? Grâce au petit filleul, il y a entre Marie et vous un lien de parenté... dans le ciel.

MARIE. Certainement, monsieur, un lien qui impose aussi quelques devoirs sur la terre.

MARTHE, *s'interposant.* Marie, nous abusons des momens de monsieur... Nous ne lui avons pas encore permis de nous apprendre le but de sa visite.

MARIE, *à part.* Qu'a-t-elle donc !... on dirait qu'elle veut le renvoyer.

THÉOBALD. Il s'agit d'une œuvre de charité, madame. Notre ami Donatien, d'accord avec le vénérable curé de la paroisse, a organisé une association de secours en faveur des pauvres enfans d'Évreux, que l'épidémie a rendus orphelins. On a bien voulu me charger de recueillir les aumônes dans quelques châteaux du voisinage, et j'ai commencé par celui-ci pour que cela portât bonheur à nos jeunes protégés.

LAVIEUVILLE. C'est une excellente idée.

MARIE. Et nous vous remercions de nous avoir choisi pour la première offrande.

MARTHE, *qui a tiré quelques pièces d'or d'un coffret.* Voici la mienne, monsieur, et celle de ma sœur.

MARIE. Non pas ! que chacun donne pour soi ; les pauvres auront davantage. Je n'ai pas d'argent à moi, mais (*Montrant de Lavieuville.*) voici mon caissier. Il ne refusera pas de m'avancer, fût-ce sur ma dot, mon aumône particulière.

LAVIEUVILLE, *riant.* Bien entendu, mon enfant... mais tu ruines ton mari.

THÉOBALD. Il sera toujours assez riche.

MARIE. Ah ! vous pensez ? (*Étourdiment.*) Eh bien ! franchement, je le crois aussi.

FRANÇOIS, *qui a reparu.* M. Rémond, le notaire, est dans le cabinet de M. le comte.

LAVIEUVILLE. Bien ! bien... je l'attendais... (*A Marie.*) Marie, viens avec moi... tu fixeras toi-même la somme que tu veux donner... et comme tu l'as dit, nous réglerons tout cela le jour de ton mariage... A bientôt, M. de Lestrelles, à bientôt.

MARIE, à *Théobald*. Oui, ne vous impatientez pas... je reviens tout de suite...

Marie sort, donnant le bras à de Lavieuville. François les suit.

MARTHE, à *part*. Comme elle semble heureuse de le voir!... Avant de troubler sa joie si pure, je veux un indice plus certain que cette fatale ressemblance...

SCÈNE IV.

MARTHE, THÉOBALD.

THÉOBALD, à *lui-même*. Qu'il est froid et pénétrant le regard que M^{me} de Montbreuse attache sur moi ! il me glace !...

MARTHE. M. Théobald de Lestrelles compte-t-il faire un long séjour dans le pays?...

THÉOBALD. Oui, madame, je l'espère du moins... Et si mon vœu le plus cher était exaucé, je m'y fixerais pour toujours.

MARTHE. Cependant vous n'êtes pas de cette province, je crois ?

THÉOBALD. Non, madame...

MARTHE. Votre famille a-t-elle longtemps habité Paris.

THÉOBALD. Jamais, madame.

MARTHE, *étonnée*. Jamais !

THÉOBALD. Je suis né au fond de la Bretagne... C'est là que ma mère est morte.

MARTHE, *avec hésitation*. Et... votre père... il y réside encore?...

THÉOBALD. Comme les enfans sur qui j'appelais tout-à-l'heure votre charité, je suis sans parens, madame...

c'est pour mes frères les orphelins que je quête, et à ce titre je demande à tous, moi, non pas de l'or, mais de la bienveillance... C'est aussi une aumône.

MARTHE, à part. Pauvre jeune homme!... (*Haut.*) Vous dites donc, monsieur, que votre père n'a point résidé à Paris.

THÉOBALD. Non, madame... et à peine l'ai-je connu. Officier au service du roi, il dut, peu de temps après ma naissance, quitter ma mère qu'il avait épousée par amour.

MARTHE. Par amour?...

THÉOBALD. Il ne m'a pas été donné de jouir du spectacle de cette heureuse union... mais les lettres de mon père, ces précieuses lettres que j'ai relues vingt fois, témoignaient bien de sa tendresse inaltérable, exclusive : « Puisse notre fils, quand il sera parvenu à l'âge où l'on aime, donner comme moi son cœur à une compagne digne de lui... puisse-t-il mettre son orgueil à respecter la foi jurée ! il saura ce que c'est que le bonheur pour un honnête homme. » Voilà ce qu'il disait dans la dernière lettre que ma mère reçut de lui. A cette époque il combattait dans les mers des Indes, et c'est à Pondichéry qu'il a glorieusement succombé.

MARTHE, à part. Oh ! je m'abusais ! je m'abusais !

THÉOBALD. Mais, madame, ces questions...

MARTHE. J'aime à vous entendre rendre hommage à la mémoire de votre père... me parler ainsi de ses vertus c'est me forcer à reconnaître la noblesse de vos sentimens.

THÉOBALD, avec joie et surprise. En vérité, madame,

vous pensez un peu de bien de moi et vous daignez me le dire !...

MARTHE, *affectueusement*. M. Théobald... c'est à de pauvres orphelins que nous devons votre visite. Quand viendrez-vous pour nous ?

THÉOBALD. Tous les jours si vous me le permettez.

MARTHE, *lui tendant la main*. J'allais vous le demander.

SCÈNE V.

THÉOBALD, MARIE, MARTHE.

MARIE, *préoccupée*. Voici mon offrande, M. Théobald... Je vous apporte en même temps les excuses de mon père ; il ne pourra vous revoir aujourd'hui, son notaire le retient... (*Bas à Marthe.*) Heureusement, ma sœur, heureusement !

MARTHE, *inquiète*. Et pourquoi ?...

MARIE, *de même*. Georges est ici, il me suit... il attend que tu sois seule, il veut te parler.

MARTHE. Georges au château, dis-tu ?... Il faut éloigner M. de Lestrelles.

THÉOBALD. Vous faites nos protégés bien riches... mais ce n'est pas à eux seulement que ce jour aura porté bonheur ; si vous saviez, mademoiselle...

MARIE. Je sais, monsieur, qu'un frère quêteur en tournée ne s'appartient pas et n'a le temps de s'arrêter nulle part.

MARTHE. Mais nous reverrons monsieur... bientôt ?

MARIE. Oui, demain, nous y comptons... Sans doute qu'en sortant d'ici vous vous rendez au château de Franville... c'est notre plus proche voisin. Tenez, pour vous

éviter de traverser le parc... passez de ce côté... (*Elle désigne la droite.*) je vais vous montrer le chemin.

THÉOBALD. Je suis prêt, mademoiselle.

MARTHE, *bas à Marie.* Veille à ce que mon père ne se doute pas de la présence de Georges... et ne reviens ici que lorsqu'il sera parti... pas avant, Marie, entends-tu bien?... pas avant!...

MARIE, *à part.* Pourquoi donc cette recommandation?... (*Haut à Théobald.*) Venez, monsieur, je vous attends.

THÉOBALD. Je suis trop heureux de vous suivre.

MARIE. On le congédie et il est heureux... quel charmant caractère!... Mais venez, venez donc, monsieur... (*Théobald et Marie sortent.*)

SCÈNE VI.

MARTHE, GEORGES.

MARTHE. Georges!... Vais-je donc savoir enfin de quel prix je dois payer son silence?

GEORGES. Ah! enfin, tu es seule, Marthe!

MARTHE. Oui, seule... Mais pourquoi venir ici, Georges?... Il fallait m'écrire, m'assigner un rendez-vous... n'importe en quel lieu, à quelle heure, j'y serais venue.

GEORGES. Je n'en doute pas... Pour manquer à un pareil devoir, tu es trop bonne sœur... (*Baissant la voix.*) Et surtout trop bonne mère.

MARTHE. Il est inutile de me rappeler que je suis à votre discrétion... Je ne l'ai point oublié, je ne l'oublierai jamais... Parlez, qu'exigez-vous de moi!...

GEORGES. Rien que deux lignes de ta main et ta signature.

MARTHE. Ma signature?...

GEORGES. A ce prix je respecterai ton secret...

MARTHE. Mais vous me direz avant...

GEORGES. Si tu veux que je me taise, Marthe, il faut écrire ce que je vais te dicter, il faut le signer.

MARTHE. Vous me faites peur, Georges... Ne vous suffit-il pas de ma confiance? est-ce une arme plus terrible que vous voulez contre moi?...

GEORGES. Rassure-toi... ceci ne concerne en rien ton malheur.

MARTHE. Mais dites-moi au moins... ce que vous voulez me faire écrire... Cela intéresse-t-il la vie de mon père?

GEORGES. Non.

MARTHE. Le repos et l'honneur de mon mari?

GEORGES. Non.

MARTHE. Le bonheur et l'avenir de ma fille?...

GEORGES. Non.

MARTHE. Ainsi, c'est de moi seule qu'il s'agit... pour moi seule que je dois craindre... Je ne vous demande plus rien, mon frère... (*Se plaçant à la table.*) Dicter!

GEORGES, dictant. « Je joins ma demande à celle de mon frère Georges... »

MARTHE. Ah! je comprends... c'est à propos de ce créancier dont vous m'avez parlé.

GEORGES. Oui, créancier terrible, inexorable, qui ne me laisse plus un jour, une heure de repos.

MARTHE. Continuez.

GEORGES. « Je lui remets mes pouvoirs et déclare accepté par moi tout ce qui se fera en mon nom. »

MARTHE, à *Al.-mém.* C'est cela un engagement sur

mes biens... Ah ! de grand cœur si cela peut le sauver.
(*Haut.*) Est-ce tout ?

GEORGES. Oui, signe maintenant. Tu as fini ?...

MARTHE. Voyez... (*Elle lui remet le papier.*)

GEORGES. Très-bien... cela suffit... (*Il sonne.*)

MARTHE. Que faites-vous ?

GEORGES. Attends... et pas un mot... (*Un valet paraît, Georges lui donne le papier.*) Porte ceci à la personne qui m'attend dans le petit pavillon du parc. Tout-à-l'heure j'irai l'y rejoindre... (*Le valet sort.*)

MARTHE, Quelqu'un est venu avec vous ? Mais qui donc ?

GEORGES. On parent de ton mari... M. Leverdier, conseiller-juge au parlement.

MARTHE. Un magistrat ici ? qu'y vient-il faire ?

GEORGES. Il répond à notre appel, ma sœur.

MARTHE. Et c'est à lui que vous envoyez le pouvoir que vous m'avez fait écrire ?

GEORGES. Il ne pouvait agir sans cela.

MARTHE. Agir comme juge ! mais j'ai cru qu'il n'était question pour vous que d'un emprunt, j'ai cru que pressé par un créancier et privé de ressources vous aviez recours à moi afin que ma signature répondit de la vôtre... me suis-je trompée ?

GEORGES. Complètement... tu n'as pas compris... tu ne pouvais comprendre.

MARTHE. Ce n'est pas cela ! mais alors que m'avez-vous donc fait signer ?...

GEORGES. Ma sœur, tu viens de demander avec moi l'interdiction de notre père.

MARTHE. Ah !

GEORGES. C'est qu'il ne suffit plus, entends-tu bien,

de quelques misérables sommes arrachées à l'avarice des usuriers... il me faut une fortune pour satisfaire l'avidité de celui qui tient en ses mains plus que mon honneur et ma vie.

MARTHE. Vous avez rêvé l'interdiction de M. de Lavieville, et vous croyez que je serai votre complice? non pas! la signature que vous, venez de m'arracher frauduleusement ne m'engage à rien... Oubliez, si cela vous est possible, le plus saint des devoirs pour accabler un vieillard et pour consommer sa ruine... Je le protégerai même contre vous... car je n'oublierai pas que je suis sa fille!

GEORGES. Tu ne te souviendras que d'une chose, Marthe; c'est que tu es mère et que j'ai ton secret.

MARTHE. Ah! Georges... je vous connaissais des erreurs et je vous pardonnais... je vous soupçonnais des vices et je vous plaignais... Mais vous n'avez droit ni à l'indulgence ni à la pitié, car vous êtes lâche et cruel.

GEORGES. Non... je suis malheureux.

MARTHE. Et pour échapper à ce malheur, vous méditez celui de votre père... vous me menacez dans ma tendresse de mère... dans mon honneur d'épouse... moi, votre sœur!

GEORGES. Je te le répète, Marthe, il faut que la loi prononce l'interdiction de mon père... La libre disposition de ses biens peut seule me mettre à même de l'acquitter cette dette, mon supplice de tous les momens... cette dette dont le chiffre et le terme sont à la disposition de celui qui la réclame... Tu m'as dit ton malheur, connais aussi le mien... Il est dans le monde, au rang le plus élevé, une femme jeune, riche et belle, dont la vie se passe au milieu de toutes les splendeurs du luxe,

dans l'enivrement continuel des plaisirs ; cette femme que j'idolâtre, j'en suis aimé, ma sœur ! Mais pour mériter d'être distingué par elle, il fallait que je fusse toujours là, éclipsant mes rivaux par ma magnificence comme je les surpassais par mon amour. Dans cette lutte dévorante j'ai englouti l'héritage de ma mère, j'ai épuisé la patience et la générosité paternelles... J'ai lassé le sort du jeu. Un crime ne m'eût pas coûté pour conserver la position que j'avais conquise ; je ne reculai pas devant une bassesse... les cartes et les dés ne m'offraient plus que des hasards malheureux ; j'ai voulu forcer le hasard à cesser de m'être contraire.

MARTHE. Vous... un gentilhomme !

GEORGES. Mais, débutant inexpérimenté, je me suis laissé surprendre par mon partner... J'ai dû me mettre à la merci de celui que j'avais voulu tromper. D'un mot il pouvait me perdre et me perdre devant elle... Je lui ai offert ma vie en échange de son silence, et je l'ai trouvé généreux quand il a exigé ma signature au bas d'un écrit où je confessais ma faute.

MARTHE. Et vous avez signé ?

GEORGES. Tout ce qu'il a voulu.

MARTHE. Et le nom... le nom de cet homme ?

GEORGES. C'est au baron de Saverny que j'appartiens maintenant corps et âme ; Saverny qui peut, quand il le voudra, changer en un mépris écrasant l'amour qui est plus nécessaire à ma vie que l'air que je respire... Saverny, prodigue et débauché, a besoin d'or, de beaucoup d'or ; il a fixé enfin l'échance ; il va venir réclamer la dette, et il faut qu'à tout prix je sois en possession d'une fortune quand il arrivera.

MARTHE. Georges !

GEORGES. Ne prolongeons pas de débats inutiles. Nous sommes d'accord... nous devons l'être ; le juge est là... Un médecin des environs, le docteur Donatien, à qui j'ai écrit, va venir tout-à-l'heure... Il suffira de la moindre épreuve pour s'assurer que M. de Lavieville touche à l'état de démence, et son interdiction que nous demandons ensemble sera facilement prononcée.

MARTHE. Oh ! jamais, jamais !

GEORGES. Ma sœur, si ce que j'ai résolu ne s'exécute pas, je suis déshonoré et je ne serai pas seul. Marthe, pense à M. de Montbreuse... Pense à Marie surtout...

SCENE VII.

MARTHE, puis MARIE.

MARTHE. Pense à M. de Montbreuse, n'a-t-il dit... Pense à Marie... Ah ! mais Dieu me dit : Pense à ton père !

MARIE, cherchant à cacher son émotion. C'est moi, ma sœur... Tu le vois... j'y ai mis de l'obéissance ; je ne suis revenue qu'après le départ de Georges.

MARTHE. Tu as bien fait, Marie.

MARIE. Vous aviez à vous dire sans doute des choses que je ne devais pas entendre.

MARTHE, écoutant. Attends, quelqu'un vient, je crois.

MARIE. Qui donc attends-tu ?

MARTHE. Le docteur Donatien... (*A part.*) Il faut que je lui parle la première.

MARIE. M. Donatien ? je comprends... tu désires le consulter pour notre père...

MARTHE. Oui, c'est cela... (*A part.*) Mon Dieu ! qu'il tarde à venir.

MARIE, *après un moment de silence*. Dis-moi, Marthe, qu'est-ce que c'est donc qu'une interdiction ?

MARTHE, *trou lée*. Pourquoi me demandes-tu cela ?

MARIE. Tu sais, ce matin, dans sa lettre, ton mari a parlé de l'interdiction du marquis de Bonneval... je suis si ignorante que je n'ai pas même compris ce mot-là.

MARTHE. L'interdiction, Marie... c'est comme une sauvegarde, une sorte de protection de la justice en faveur des parens, des héritiers, quand les biens de la famille sont en péril, par suite de l'état de démence de celui qui les possède ; on consulte un médecin, les magistrats constatent sa déclaration, et alors...

MARIE, *insistant*. Alors ?...

MARTHE, *s'ouffrant*. La loi prononce, et le malheureux interdit ne compte plus pour rien en ce monde. Sa fortune, on la lui ravit... ses droits, on les a brisés... sa volonté, on la méprise... considéré comme un être dangereux, condamné comme un coupable, il est privé de sa liberté, séparé de sa famille... soumis parfois à d'indignes traitemens ; alors, ou sa raison s'égaré tout-à-fait, ou le désespoir le tue... L'interdiction, Marie, c'est un crime contre l'humanité... c'est un sacrilège !

MARIE. Et des enfans ont osé demander à des juges d'interdire leur père.

MARTHE. Oh ! c'est infâme !

MARIE. Oui, bien infâme ! et pourtant, Marthe, c'est ce que tu vas faire.

MARTHE. Oh ! tais-toi... tais-toi.

MARIE. Tu le vois, je sais tout.

MARTHE. Non, malheureuse enfant, tu ne sais pas...

MARIE. Ainsi, un magistrat va venir, et il interroge-

ra mon père... si sa mémoire se trouble, si sa raison s'effraye, un médecin sera là pour déclarer qu'il est fou... s'il résiste, s'il s'emporte... sa juste colère sera du délire; son indignation, un accès de folie furieuse, et alors on l'arrachera d'ici pour le jeter dans une de ces maisons d'aliénés ou l'attendent les entraves qui meurtrissent et le désespoir qui tue... Oh ! mais qu'ils osent venir, ce médecin et ce juge... qu'ils interrogent mon père... moi, aussi je serai là, près de lui, pour aider sa mémoire, pour éclairer sa raison et pour crier avec lui : malheur ! malheur aux enfans ingrats !...

Elle sort en regardant Marthe d'un air menaçant.

SCENE VIII.

MARTHE, *seule.*

Ah ! quelle est belle ainsi, ma fille, et que j'ai bien le droit d'en être fière ! Généreuse enfant ! Dieu et ta mère te bénissent pour ta pieuse indignation, pour ton noble courage ! Si tu savais comme elle te contemplait avec orgueil, avec amour, la pauvre femme sur qui tu jetais le blâme et l'injure... elle souffrira tout pour assurer ton repos et ne détruire aucune des pures illusions de ton cœur... suis ta sainte inspiration... sois l'ange gardien de celui qu'on veut dépouiller et flétrir... va, malgré l'odieuse espérance de Georges, je ne lutterai avec toi que pour te fournir des armes contre moi-même et t'assurer la victoire.

SCENE IX.

MARTHE, DONATIEN.

DONATIEN. Pardon, madame.

MARTHE. Ah ! vous voilà, docteur... Dieu soit loué !

DONATIEN. J'arrive en toute hâte, et bien ému, je vous assure, de la lecture de ce billet... il m'annonce que ma présence est impérieusement réclamée au château de Lavieuville... Ce message, c'est vous qui me l'avez envoyé, madame ?

MARTHE. Non, c'est Georges, mon frère.

DONATIEN. Georges... Ah ! oui, je sais... ce fils dont votre père craint de parler... Mais, dites-moi, qui donc réclame mes soins?...

MARTHE. Ce n'est pas une consultation au chevet d'un malade, c'est une attestation devant un juge que l'on va vous demander.

DONATIEN. Il est donc arrivé ici quelque horrible malheur !

MARTHE. Un crime doit s'y commettre !

DONATIEN. Un crime !

MARTHE. Oh ! mais, je suis bien rassurée, maintenant. Vous voici, je vous vois, je vous parle. Vous pouvez tout empêcher, et vous n'exaucerez, moi qui n'ai d'espoir qu'en vous.

DONATIEN. Remettez-vous, madame ; dans l'état d'émotion où vous êtes, toute ma raison ne suffit pas à vous comprendre.

MARTHE. En effet, vous ne pouvez deviner... C'est tellement affreux que votre âme honnête s'indignerait de le supposer. Tout-à-l'heure, monsieur, je vais solliciter l'interdiction de mon père !

DONATIEN. Vous, madame.

MARTHE. Oui, de mon père, dont la mémoire est parfois incertaine ; mais qui voit juste, qui voit droit et haut quand il interroge sa conscience ou son cœur.

DONATIEN. Il suffit de ce que vous dites, madame,

pour que la science hésite et que la loi se taise. Répétez ces paroles devant le magistrat, et, je vous l'atteste, l'interdiction ne sera pas prononcé.

MARTHE. Mais je ne puis, je ne dois rien dire. Telle est en ce moment ma situation, monsieur, que si pour tromper votre art, si pour abuser la justice on a recours à la ruse, au mensonge, j'en dois être complice au moins par mon silence.

DONATIEN. Mais à personne au monde on n'a le droit d'imposer une pareille contrainte.

MARTHE. Mon frère a sur moi ce droit-là. Ne me demandez pas pourquoi, car sur ce point aussi je suis condamnée au silence, même envers vous à qui je voudrais tout confier. Mais, croyez-le bien, en subissant ce joug qui m'accable, je ne cède pas par lâcheté à une terreur personnelle. Ah ! si d'autres que moi ne devaient pas être victimes de ma résistance, j'accepterais la lutte, et Dieu mettrait en mon cœur assez de force pour triompher... mais, je vous le répète, devant l'infamie qui se prépare, mon rôle est de consentir à tout, mon devoir est de me taire.

DONATIEN. Vous êtes meilleur juge que moi, madame, de la limite où doit s'arrêter votre confiance... je n'en veux savoir là-dessus que ce que vous m'en pouvez dire ; ce que j'ai compris, c'est qu'il y avait un pacte entre votre frère et vous, pacte imposé par la violence, accepté par le malheur.

MARTHE. Oui, par le malheur.

DONATIEN. L'un de vous deux a espéré trouver dans le médecin de campagne un témoin facile à tromper... ou plus facile encore à séduire ; l'autre me demande de témoigner même contre elle pour épargner à sa conscience le poids d'un crime qu'elle n'a pas voulu ; je la

remercie de m'avoir choisi pour auxiliaire, et je lui prouverai qu'elle n'a pas fait en vain appel à mon cœur.

MARTHE. Ah ! je ne m'étais pas trompée... mais si, comme je dois le craindre, quelque absence dans l'esprit de mon père forçait votre sincérité à reconnaître l'évidence, consentiriez-vous à dire...

DONATIEN. Ce qui ne serait pas exactement vrai... certainement, madame, cela m'arrive souvent dans les cas désespérés. Je tiens la vérité pour une belle et noble chose... mais je me résigne à la sacrifier quand il ne faut qu'un bon mensonge pour empêcher une mauvaise action.

MARTHE, apercevant Georges. Mon frère !

DONATIEN. Rassurez-vous... j'arrive à l'instant, vous ne m'avez rien dit, je ne sais rien, madame, absolument rien.

SCÈNE X.

MARTHE, DONATIEN, GEORGES, LEVERDIER.

GEORGES. Veuillez entrer, monsieur. Ma sœur, M. Leverdier, conseiller-juge au parlement... (*Il sonne. François paraît.*) Aussitôt que M. de Lavieuville sera libre, annoncez-lui qu'il y a du monde au salon...

François sort.

LEVERDIER, à Marthe. Je regrette, madame, de devoir à une circonstance douloureuse l'honneur de me présenter devant vous.

GEORGES. Vous avez informé, M. le docteur, du motif qui nous réunit ?

DONATIEN. Quelques mots seulement m'ont fait comprendre que vous aviez le désir d'être fixé positivement sur l'état mental de M. de Lavieuville... Pensez-vous.

done que sa raison soit perdue à ce point qu'on doive le faire enfermer ?

GEORGES. Permettez, monsieur... il ne s'agit que de s'opposer à des spéculations ruineuses pour mes sœurs et pour moi ; qu'on prive M. de Lavieuville du droit d'acquérir et de vendre : voilà tout ce que nous demandons. Quant à la liberté de mon père, j'entends qu'on la respecte.

DONATIEN. Prenez garde, vous pouvez bien appeler sur lui l'action de la justice ; mais quand elle aura commencé son œuvre, vous n'aurez pas le droit de lui dire : Tu n'iras pas plus loin... L'homme que vous lui livrez est son bien ; l'honneur, la liberté, la vie de cet homme, tout lui appartient, et cela doit être ainsi ; car si l'on pouvait marchander avec elle, ce ne serait plus la justice.

FRANÇOIS, *annonçant*. M. le comte.

MARTHE, *bas à Georges*. Mon père ! Oh ! Georges ! je ne pourrai jamais.

GEORGES. Si tu manques à ta promesse devant ce magistrat parent de ton mari... devant ton mari lui-même qui tout-à-l'heure peut arriver, Marthe, je dis tout...

De la Vieuville entre appuyé sur Marie.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DE LA VIEUVILLE, MARIE.

MARIE, *bas à de Lavieuville*. Vous m'avez bien comprise, mon père, et vous m'avez promis...

LAVIEUVILLE. Sois tranquille, mon enfant. Messieurs, c'est vraiment un heureux jour pour nous que de recevoir ensemble notre cher docteur, que nous attendons en vain depuis une semaine... et notre honorable allié,

M. le conseiller-juge, une ancienne connaissance ; cela remonte au mariage de M^{me} de Montbreuse...

LEVERDIER. Comment ! vous vous souvenez...

LAVIEUVILLE. A mon âge, on n'a plus que le passé... S'il s'effaçait de notre mémoire, que nous resterait-il ? rien.

DONATIEN. *à part*. S'il continue ainsi, ma tâche sera trop facile.

MARIE, *bas à de Lavieuville*. Bien, bien, mon père.

MARTHE, *à part, avec joie*. Marie l'a prévenu... Marie le soutient.

LAVIEUVILLE. Asseyez-vous donc, messieurs. Ah ! ça, je suppose que votre présence au château n'est pas l'effet d'une rencontre fortuite. A qui dois-je le plaisir de vous voir réunis !

GEORGES, *s'avancant respectueusement*. A moi, monsieur.

LAVIEUVILLE. Plait-il ? Qui m'a parlé ?

MARTHE, *à part*. O mon Dieu !

MARIE, *bas*. Mon père... de grâce, rappelez-vous que vous devez garder votre calme.

LAVIEUVILLE, *à Georges*. Que voulez-vous, monsieur ? Que faites-vous ici ?

GEORGES. Mon père... je...

LAVIEUVILLE. Taisez-vous, Georges le débauché... Georges le mauvais fils ! Je vous défends de m'appeler votre père !

GEORGES, *s'inclinant*. Monsieur... votre âge, votre titre, votre malheur me font un devoir de rester dans les bornes du respect, alors même que vous outrepassiez avec moi celles de la sévérité...

LAVIEUVILLE. Dieu me pardonne, je crois qu'il joue

la pitié avec moi !... Qu'a-t-il résolu, qu'espère-t-il de vous ! Voyons, parlez, messieurs, parlez.

LEVERDIER. Il ne s'agit, amiral, que de mettre fin à de justes inquiétudes touchant vos intérêts de famille.

LAVIEUVILLE. Ah ! vraiment !... il me demande des comptes ?... à moi ?... lui ? Pardieu ! la prétention est plaisante ! monsieur se croit mon créancier !... mais... oui, il a raison, oui... je lui dois tous les chagrins de ma vie... je lui dois la seule honte qui se soit attachée à mon nom... je lui dois le désespoir et la mort de sa mère !

MARIE, *le calmant*. Mon père !

GEORGES. Dans ces reproches qu'il ne m'appartient pas de qualifier, ces messieurs, je l'espère, font la part de l'exagération et de la fièvre.

MARIE, *bas*. Vous m'aviez si bien promis de ne pas vous emporter.

LAVIEUVILLE. Oui, on veut que je sois calme, quand ce malheureux ose se présenter devant moi, malgré mes ordres. Que vient-il faire ici ? me demander de l'argent, sans doute. Je n'en ai pas, messieurs, je n'en ai pas.

LEVERDIER. Que vous n'en veuillez pas donner, c'est votre droit ; mais vous devez en posséder et beaucoup ; car, il y a quelques jours, la terre de Sassenaye a été vendue par vous.

LAVIEUVILLE. On se trompe... je n'ai rien vendu.

GEORGES. Pardon ; voici la copie de l'acte de vente, et le prix que vous avez accepté prouve que vous faites parfois des marchés ruineux.

LAVIEUVILLE. Eh bien ! quand cela serait, ne puis-je donc plus disposer de ma fortune comme il me plaît... n'en suis-je plus le maître ?

LEVERDIER. S'il importait à la justice de connaître l'emploi de cette somme ?

LAVIEUVILLE, *cherchant dans sa mémoire.* L'emploi... l'emploi...

GEORGES. Vous ne pouvez vous le rappeler... Vous ne vous souvenez de rien.

DONATIEN, *à part.* Oh ! ces débats sont odieux !... *(Haut.)* M. le comte, relevez-moi donc de mon serment et que je puisse dire enfin que vous m'avez fait dépositaire de ces dix mille livres...

Il place les billets sur la table.

MARIE, *avec joie.* Ah !

GEORGES. C'est bien... mais cette somme est loin de représenter le prix de la vente. Qu'est devenu le reste ?

MARIE, *avec désespoir.* Souvenez-vous... souvenez-vous, mon père.

LAVIEUVILLE. Oui, sans cela ils diront que je suis fou... fou ! comme le marquis de Bonneval... Malheureux... malheureux ! Il veut me faire interdire !

GEORGES. Je ne suis ici que l'organe des volontés de ma sœur.

LAVIEUVILLE. Marthe... ce n'est pas possible... tu la calomnies, tu mens !

DONATIEN. D'ailleurs, M. le comte, un seul mot suffira pour mettre à néant la requête de vos enfans. Vous n'avez pas même à justifier du bon emploi de cette somme. Si vous pouvez dire ce qu'elle est devenue, nous n'avons plus rien à vous demander.

LAVIEUVILLE. Ah ! on veut savoir... Attendez... *(Il ouvre fièrement son portefeuille.)* Vous avez pris copie de l'acte de vente, Georges. Eh bien ! voici en réponse la quittance d'un de vos créanciers qui ne voulait pas

vous laisser quitter la France quand vous deviez aller au loin recommencer votre existence et ne plus revenir, ou revenir honnête homme... Oui, pour obtenir qu'il vous laissât libre... j'ai vendu ce que je pouvais vendre... je me serais vendu moi-même... Ah ! je suis fou... ah ! je ne me souviens plus... mais Marthe et Marie sont là pour me défendre... Marthe que tu accuses d'être ta complice sait bien, elle, que j'ai toute ma raison.

MARTHE. Mon père !

GEORGES, *bas à Marthe*. Oh ! tais-toi... tais-toi.

LAVIEUVILLE, *allant à Marthe*. Voyons, parle ; mais parle donc, défends-moi donc. Eh quoi !... tu te tais ! tu m'abandonnes ?... tu me trahis ! toi ! toi, Marthe ! Oh ! tu doutes de ma raison, tu défies ma mémoire ?

MARTHE, *à part*. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LAVIEUVILLE. Mais cette mémoire n'a jamais été si fidèle et si sûre. Le passé est là sous mes yeux, oui, là ; sans lacune qui le brise, sans nuages qui l'obscurcisse, des faits, des dates ! Vous voulez des dates ! je vais vous en dire une, ma fille, la nuit du 30 mai 1770.

DONATIEN, *à part*. La nuit du 30 mai !

MARTHE. Oh ! que va-t-il dire ?

LAVIEUVILLE. Terrible nuit ! n'est-ce pas ? Je m'y vois encore, l'échafaudage écroulé... ma fille perdue sous les décombres... moi blessé, couvert de sang. Je la cherchais en criant : Elle est morte ! Tout-à-coup on me plaça devant une autre femme évanouie. On disait aussi : Elle est morte ! mais non... elle était déshonorée.

DONATIEN. Déshonorée !

LAVIEUVILLE. Oui, docteur, oui.

DONATIEN. Oh ! monsieur, le nom de cette femme ?

LAVIEUVILLE, *xulté*. Vous me demandez son nom...

Oh ! je le sais... je puis vous le dire... je vous le dirai.

MARTHE, *courant à lui et lui montrant Marie*. Oh ! pas devant elle, mon père, pas devant elle.

DONATIEN. Ce nom, monsieur, ce nom ?

MARIE. Mais dites-le donc, mon père.

LAVIEUVILLE. Hein ! c'est toi, toi, Marie, qui me demandes... Oh ! non... ce serait horrible !... non, je ne me souviens de rien... ce que je vous ai dit tout-à-l'heure, messieurs, c'était un rêve, ne me croyez pas, j'étais en délire. On ne croit pas aux paroles d'un fou, et je suis fou, messieurs... oui, fou !...

Il tombe épuisé sur un fauteuil, Marthe et Marie courent à lui.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

+++++

ACTE III.

Un élégant boudoir, à gauche un secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE LA VIEUVILLE, DONATIEN.

De la Vieuville est assis et consulte des papiers. Donatien est debout.

DONATIEN, *à lui-même*. Cette femme, on la disait morte... elle était déshonorée... de qui donc a-t-il voulu parler ?

LAVIEUVILLE, *à part*. Je ne serai tranquille que quand j'aurai assuré le sort de Marie, et puisqu'elle aime M. de Lestrelles... (*À Donatien*.) Tenez, docteur, voici pour mon notaire les actes nécessaires à la rédaction du contrat de mariage... je veux le signer aujourd'hui même. Prévenez votre jeune ami... et amenez les témoins...

Hâtez-vous... on ne sait pas ce qui peut arriver. Tout-à-l'heure, vous et un loyal magistrat, vous avez trompé l'espérance de Georges... mais plus tard, peut-être, d'autres que vous... Enfin, l'avenir m'inquiète, je vous en prie, hâtez-vous.

DONATIEN, *à part*. Sortirai-je donc d'ici sans avoir au moins tenté de savoir ?

LAVIEUVILLE. Eh bien ! vous ne partez pas ?

DONATIEN. Pardon, M. le comte ; mais avant de vous quitter j'aurais voulu vous dire...

LAVIEUVILLE. Hein ? Qu'est-ce ? Quelque difficulté... quelque obstacle à propos du mariage de Théobald et de Marie ?

DONATIEN. Non, M. le comte, pas cela... il s'agit d'un renseignement complètement étranger au soin qui nous occupe.

LAVIEUVILLE. Parlez, docteur. En vérité, j'étais presque effrayé... vous avez l'air si ému.

DONATIEN. Oui, la pensée de réveiller en vous le souvenir d'un jour malheureux... d'un accident terrible...

LAVIEUVILLE, *inquiet*. Quel jour ? Quel accident voulez-vous dire ?

DONATIEN, *à mi-voix*. Je parle du 30 mai 1770.

LAVIEUVILLE. En effet, ce fut un jour de deuil.

DONATIEN. Ce jour-là quelqu'un de votre famille a failli périr.

LAVIEUVILLE. Ma fille Marthe... je la pleurais alors... elle me trahit, maintenant.

DONATIEN. Mais vous avez parlé aussi d'une autre victime ?

LAVIEUVILLE. Une autre !... une autre !

DONATIEN. Oui ! cette pauvre jeune femme !

LAVIEUVILLE. Ah ! la femme déshonorée... puis aban-

donnée dans cette maison basse, sur la place, au coin du boulevard.

DONATIEN. C'est cela, monsieur ! c'est cela !

LAVIEUVILLE. Eh bien ! après ?

DONATIEN. Cette femme... la connaissez-vous donc, M. le comte ?

LAVIEUVILLE. Moi ?... (*Brusquement.*) Pourquoi me demandez-vous cela ?

DONATIEN. Par pitié pour un malheureux... pour un coupable qui pleure sa faute et qui se croira maudit de Dieu, s'il meurt sans l'avoir réparée.

LAVIEUVILLE. Ah ! il vous a avoué son crime, le misérable !

DONATIEN. Ainsi, il est donc vrai... vous savez, vous, le nom de celle qu'il a flétrie ?

LAVIEUVILLE. Ah ! oui, je le sais.

DONATIEN. Vous ne refuserez pas de me le dire ?

LAVIEUVILLE. Je refuse.

DONATIEN. Et pourquoi ?

LAVIEUVILLE. Vous pourriez l'apprendre à l'infâme... et il ne doit jamais... jamais le savoir.

DONATIEN. Au moins... puis-je lui dire qu'elle existe ?

LAVIEUVILLE. Non... elle est morte !

DONATIEN. Pour lui seul, peut-être ?

LAVIEUVILLE. Je vous dis, monsieur, qu'elle est morte.

DONATIEN. Morte !

FRANÇOIS, *entrant et apportant un papier.* Pour M. le comte, de la part de M. Georges !

LAVIEUVILLE. Il ose m'écrire ! à moi... c'est peut-être son pardon qu'il demande... (*Prenant la lettre.*) C'est bien, François, je verrai... (*À Donatien.*) Docteur, vous oubliez nos enfans, je vous l'ai dit, il faut se hâter.

DONATIEN. Je pars, monsieur, je pars. (*À lui-même.*)

Morte ! ô mon Dieu !... mon Dieu ! je le disais bien, je suis maudit, car je ne puis rien réparer... (*Il sort.*)

FRANÇOIS. Attendrai-je la réponse pour M. Georges ?

LAVIEUVILLE. C'est inutile... j'ai le temps, et toi tu as à faire. Il faut préparer le grand salon pour une réception... j'attends du monde.

FRANÇOIS. Je le sais bien monsieur, M^{lle} Marie a donné ordre d'allumer le lustre et de mettre des fleurs partout ; en nous disant cela, elle semblait être d'une joie !...

LAVIEUVILLE. Parbleu ! il s'agit de son mariage !

FRANÇOIS. Vraiment !... alors il faut que le salon soit superbe... je vais veiller à cela... pour une pareille fête il n'y aura jamais ni assez de lumières, ni assez de fleurs... (*Il sort.*)

LAVIEUVILLE, *seul*. Au moins elle sera heureuse, elle... et je ne craindrai plus que mon fils !... mon fils !... que peut-il m'écrire ?... (*Lisant.*) Non, ce n'est pas un pardon qu'il demande... C'est ma signature... Il l'exige sous la menace d'un scandale... Ce n'est pas possible... je lis mal... Voyons donc ! voyons donc !... « Moi, Auguste Roland, comte de Lavieuville, déclare que par suite de l'affaiblissement de mes facultés mentales, je ne me sens plus capable d'user des droits attachés au titre de chef de famille, et je transmets volontairement ces droits à mon fils Georges de Lavieuville. » Jamais ! jamais ! Ah ! mais c'est plus que de l'insolence ! plus que de l'audace... c'est de la folie !

SCÈNE II.

DE LAVIEUVILLE, MARTHE.

MARTHE. Vous êtes seul, mon père ?

LAVIEUVILLE. Plait-il ?... c'est vous, Marthe... Vous

chez moi.. que ne voulez-vous ? que venez-vous faire ici?... vous, la complice de Georges !

MARTHE. Tomber à vos genoux et vous expliquer ma conduite.

LAVIEUVILLE. Un mot, madame, un mot... Connaissez-vous cet écrit ?

MARTHE. Georges me l'a lu... il menaçait de vous l'envoyer, mais j'espérais encore qu'il ne l'oserait pas.

LAVIEUVILLE. Parlez !... je vous l'ordonne... quel est le dessein de mon fils... si je lui refuse ma signature ?

MARTHE. Au risque d'un scandale qui doit couvrir d'opprobre vos enfans, il est décidé à en appeler au Parlement.

LAVIEUVILLE. Au Parlement... Non... un tel éclat ne déshonorera pas notre famille... mieux vaut tout sacrifier... (*Il prend la plume.*)

MARTHE. Ah ! ne signez pas cela... mon père ! ne le signez jamais !

LAVIEUVILLE. Que dis-tu ?

MARTHE. Notre demande est un crime ; résistez à notre demande... Laissez peser sur nous l'indignité d'une odieuse tentative, mais épargnez-nous le malheur d'avoir réussi... Nous vous menaçons du Parlement... Eh bien ! prévenez-nous, mon père... soyez le premier à nous appeler devant lui, forcez-nous à discuter publiquement la puissance de votre autorité, la majesté de vos droits... après ce solennel débat, justice sera faite à chacun : au noble vieillard une publique réparation, une éclatante victoire. Aux enfans avides le mépris des hommes, aux enfans ingrats la malédiction de Dieu !

LAVIEUVILLE. Ah ! je te reconnais, Marthe, je te retrouve, ma fille !... (*Il veut l'embrasser.*)

MARTHE. Loin de m'ouvrir vos bras, mon père, re-

poussez-moi !... Comme Georges, je suis indigne de votre tendresse. J'étais avec lui, ce matin, avec lui encore je serai demain au Parlement. J'aurai ma part de la honte, car j'aurai ma part du crime. Oui, votre Marthe, votre fille bien-aimée sera déshonorée, mais elle aura sauvé son enfant !

LAVIEUVILLE. Marie !

MARTHE. Oui, Marie que Georges voulait et pouvait faire chasser, Marie qu'il peut perdre, car il sait qu'elle n'est pas votre fille. Il sait que je suis sa mère.

LAVIEUVILLE. Lui !... oh ! malheur ! malheur !

MARTHE. Vous voyez bien, mon père qu'il faut que jusqu'au bout je sois la complice de Georges et que, sur cette route d'infamie, je marche du même pas que lui... mais au moins vous saurez, vous, vous seul, que je ne suis pas une fille dénaturée... vous saurez que je vous aime, que je vous vénère toujours. Vous ne pouvez plus m'ouvrir vos bras, vous dis-je, mais vous me laisserez baiser vos mains et les couvrir de mes larmes... et quand tout le monde, quand Marie, Marie elle-même méprisera, maudira la fille indigne, vous ! oh vous, du moins, dans le secret de votre cœur, vous pardonnerez à la pauvre mère... (*Elle tombe à genoux.*)

LAVIEUVILLE. Relève-toi, Marthe... je n'ai rien à te pardonner, relève-toi... Ce que tu as fait, tu devais le faire... la nature qui protège les plus faibles veut que le dévouement, au lieu de remonter à sa source, descende toujours des parens sur leurs enfans. — Je le sens bien, moi, car vois-tu, si j'avais à choisir entre toi et Marie, mes vœux seraient aussi pour toi, Marthe, mais le sacrifice serait pour elle... (*Il prend la plume.*) Tu vas voir si je l'aime.

MARTHE. Arrêtez! vous ne vous souvenez donc plus de ce que contient cet acte?

LAVIEUVILLE. Je me souviens que Georges sait tout, et qu'il faut sauver Marie... (*Il signe.*)

MARTHE. Marie... Mais si vous vous dépouillez de votre autorité, qui la protégera?

LAVIEUVILLE. Son époux!... tout est convenu, tout est arrangé... je la donne au jeune comte de Lestrelles... Nous signons le contrat aujourd'hui même.

MARTHE. Au comte de Lestrelles!... (*A part.*) Ah! tous mes doutes renaissent!... Faites, mon Dieu! que je ne la salue pas du malheur par un crime.

SCENE III.

LES MÊMES, FRANÇOIS, puis GEORGES.

FRANÇOIS. M. le comte a sonné?

LAVIEUVILLE. Oui... M. Georges est chez lui?

FRANÇOIS. Avec un étranger... le baron de Saverny... ils vont même sortir ensemble : M. Georges vient de donner l'ordre de mettre les chevaux. J'ai voulu consulter M. le comte, mais à la façon dont on m'a coupé la parole, j'ai bien vu qu'il y a deux maîtres ici.

LAVIEUVILLE. Il n'y en a qu'un... et ce n'est plus moi.

MARTHE. Mon père, il en est temps encore...

LAVIEUVILLE, à François. François, va dire à M. Georges que sa sœur le demande.

FRANÇOIS. Voici M. Georges, monsieur...

Georges paraît et s'arrête. François sort.

LAVIEUVILLE, sans regarder Georges. Marthe, voici l'acte que mon fils a exigé de moi et que j'ai signé pour éviter un éclat devant lequel il n'eût pas reculé... — Ce

sont moins des droits que des devoirs que je lui transmets... Il devient chef de la famille ; à lui le soin de veiller sur votre fortune et de sauvegarder notre honneur.

GEORGES. Mon père !

LAVIEUVILLE, *comme s'il ne le voyait ni ne l'entendait.* Dis-lui bien que, privé de sa puissance, un père n'en garde pas moins une arme terrible... il peut toujours maudire... (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE IV.

GEORGES, MARTHE.

MARTHE. Eh bien ! Georges !... tous vos vœux sont comblés, vous êtes heureux !

GEORGES. Ne le crois pas, Marthe, tout-à-l'heure, quand j'étais seul encore, une bonne résolution m'est venue... je me disais : c'est payer trop cher le rachat de ma faute et l'amour d'une femme... j'allais renoncer à cet amour, et, défiant Saverny, je voulais tomber aux genoux de notre père et déchirer cet acte.

MARTHE. C'est Dieu qui t'inspirait, mon frère.

GEORGES. Alors, il fallait qu'il me donnât la force de résister à la volonté de cette femme, de cette femme qui a tout quitté pour se rapprocher de moi. Elle est au château de Franville, où elle m'attend, où elle m'appelle. En apprenant son arrivée, j'ai senti s'éteindre mes remords et se réveiller mon amour ; j'obéis à cet amour Marthe, j'obéis à ma destinée.

MARTHE. C'est M. de Saverny, votre créancier, qui vous a apporté cette heureuse nouvelle, et pour prix d'un tel message vous vous hâterez, n'est-pas, de lui donner notre fortune à dévorer ?

GEORGES. Tu te trompes, je me trompais moi-même... Saverny ne veut pas notre ruine.

MARTHE. Il vous rend sans condition la preuve de votre faute?

GEORGES. Non, mais je sais maintenant le prix qu'il y attache, il n'a rien que d'honorable et de loyal.

MARTHE. S'il en est ainsi, mon frère, l'acte de renonciation que M. de Lavieuville a signé vous devient inutile, rendez-le-moi, ou plutôt venez vous-même le rendre à notre père.

GEORGES. Le rendre!... oh! non pas!... pour m'acquitter envers Saverny, il faut que je sois le maître ici, il faut qu'on ne puisse disposer de rien sans mon aveu.

MARTHE. Mais à l'instant même, vous me disiez que cet homme n'en voulait pas à notre fortune... Que veut-il? que veut-il donc?

GEORGES. La main de Marie.

MARTHE. La main de Marie à cet homme!

GEORGES. Je la lui ai promise.

MARTHE. Vous! vous avez promis la main de Marie!... de ma fille!... Vous êtes un insensé!...

GEORGES. Tu oublies, Marthe, que cet acte m'a donné tous les droits qu'avait notre père... Tu te souviendras que je commande, et tu n'oseras pas t'opposer à ce que j'aurai voulu.

MARTHE. Je n'oserais pas... Mais vous me croyez donc bien lâche? Vous avez donc supposé que je sacrifierais la dignité, le repos de mon père, à mon repos et à ma dignité à moi? Mais, si vous n'aviez menacé que mon honneur de femme et ma vie, je vous aurais bravé, Georges, et vous n'eussiez trouvé toujours entre mon père et vous: C'est pour ma fille, pour ma fille seule, que je me suis faite l'instrument docile de votre cupidité.

Pour Marie, j'ai fait ce qu'une mère seule pouvait faire : j'ai abandonné, j'ai trahi mon père !... Et maintenant, c'est ma fille elle-même que vous menacez, et vous dites à moi, sa mère : Tu n'oseras pas ! Mais, plutôt que de jeter ma fille aux bras d'un vil débauché, j'irais, oui, j'irais moi-même tout dire à M. de Montbreuse !... Oh ! c'est un vrai gentilhomme celui-là ! Il tuera la mère coupable, peut-être, mais il défendra, il sauvera son enfant !

GEORGES. Marthe, demande conseil à ta raison ; et, à mon retour, j'en suis sûr, te seras résignée...

Il sort.

SCENE V.

MARTHE, *seule.*

Oui, ma raison et mon cœur m'inspireront ; mais que pourraient-ils me dicter qui valût mieux, pour le bonheur de Marie, que la pensée de mon père !... J'ai bien assez lutté contre ses volontés. Aujourd'hui, celle-ci du moins s'accomplira. Il a promis ma fille à M. de Lestrelles ; c'est un noble jeune homme, et Marie l'aime... Ils seront unis... J'ai mille raisons pour le désirer... pour le vouloir... et, pour m'y opposer, je n'ai qu'un motif péril, chimérique, que je ne pourrais expliquer à personne, et que j'ose à peine m'avouer à moi-même... Pourquoi m'attacher à un rêve, à une ombre, à une ressemblance?... (*En parlant, elle ouvre le secrétaire, y prend un médaillon.*) C'est qu'elle est bien étrange, cette ressemblance... Les mêmes traits, le même regard, la même expression du visage... C'est à confondre la raison. Je l'ai toujours dit... un fils ne ressemblerait pas davantage à son père !... Oh ! si ce

portrait pouvait parler!... (*Dans son agitation elle presse un ressort.*) Ah! il existait un double fond!... Une boucle de cheveux... les siens!... Et puis, quelques mots gravés, un nom, une date. « Pour mon fils Charles de Lucenay, 1770. » Son nom!... Voilà le nom du misérable!... Charles de Lucenay!... Oh! le crime m'est expliqué... Mon père l'avait fait condamner... C'est une vengeance! une vengeance infâme! Mais Théobald n'est pas son fils : son fils doit se nommer de Lucenay comme lui, et Théobald se nomme de Lestrelles. Allons, mes craintes étaient folles, mes pressentimens me trompaient... Cette ressemblance n'est que l'effet du hasard... (*Elle veut remettre le médaillon ; une force invincible la domine ; elle le contemple.*) Et pourtant, je ne puis en détacher mes regards.

SCÈNE VI.

MARTHE, MARIE.

MARIE, à elle-même. Je viens d'apercevoir la voiture qui ramène M. Théobald et le docteur. — Ma sœur! Comme elle est pensive!... elle regarde quelque chose! Qu'est-ce donc?... (*Elle s'avance doucement et regarde, puis d'une voix tremblante d'émotion.*) Oh! le portrait de M. Théobald.

MARTHE. Hein? qui est là?

MARIE, émue. C'est moi!

MARTHE, à elle-même, Marie... (*Haut.*) Que viens-tu faire? que veux-tu?... (*Elle s'arrête le médaillon.*)

MARIE, à part. Pourquoi donc me cache-t-elle ce portrait? Et comment est-il en ses mains?

MARTHE. Eh bien! approche, Marie... si tu as quel-

que chose à me dire, parle ; tu n'as pas peur sans doute...

MARIE. Moi... (*A part.*) Oh ! si, j'ai peur... j'ai peur de mes pensées.

MARTHE. Ah ! je n'avais pas remarqué... comme te voilà belle !

MARIE. Tu trouves... (*A part.*) C'est en m'embrassant qu'elle m'aurait dit cela.

MARTHE. Mais ne baisse donc pas ainsi les yeux.

MARIE. C'est que tu me regardes si étrangement que je ne sais plus si je dois te laisser voir que je suis heureuse.

MARTHE. Ah ! oui, Marie, il ne faut jamais me cacher ni ton bonheur ni tes larmes. Marie, M. Théobald va venir, n'est-ce pas ?

MARIE. Oui, est-ce que cela te contrarie qu'il vienne.

MARTHE. Moi ! je voudrais au contraire qu'il fût ici. Je voudrais que ce contrat fût déjà signé... (*A part.*) Oui, il faut profiter de l'absence de Georges.

MARIE, regardant, à part. Quelle agitation... (*Haut.*) Tu sais donc... tu as donc revu notre père?... vous êtes donc d'accord ?

MARTHE. Oui, je l'ai vu. Marie, aime-le, notre père, aime-le bien, sa bonté, comme celle de Dieu, est infinie.

MARIE. Ainsi, tu consens comme lui à ce mariage ?

MARTHE. Oui, j'approuve tout. Il faut que M. de Lesrelles soit ton époux... aujourd'hui, aujourd'hui même.

MARIE. Comme tu es émue, tremblante en me disant cela !

MARTHE. C'est que tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore.

MARIE. Toi !

MARTHE. Pour soutenir mon courage... laisse-moi lire la joie dans tes yeux ; pour te savoir heureuse, Marie, pour que ton bonheur fût mon ouvrage... ah ! j'ai donné déjà, je donnerais encore tout ce qu'une... sœur peut donner. Oh ! c'est que je t'aime tant, Marie !

MARIE. Bonne sœur !... (*A part.*) Et moi qui supposais !... (*Haut.*) Marthe, il faut absolument que tu me pardonnes.

MARTHE. Eh ! qu'ai-je donc à te pardonner, chère enfant ?

MARIE. Une mauvaise pensée qui m'est venue... ne me la demande pas, Marthe, je serais trop malheureuse de te la dire... mais pardonne-moi toujours.

MARTHE, *Pembrassant.* Ah ! de tout mon cœur ! de toute mon âme !

SCÈNE VII.

MARTHE, MARIE, DONATIEN,
DE LAVIEUVILLE.

DONATIEN, *entrant par le fond.* Je viens annoncer à M. de Lavieuville que mon jeune ami Théobald, M. Remond et les témoins sont réunis dans le grand salon.

LAVIEUVILLE, *qui est entré par la gauche.* François vient de m'en informer, docteur, et j'allais vous rejoindre. Viens. Marie. Docteur, offrez votre bras à Marthe.

DONATIEN. Pardon, M. le comte... mais si Théobald, tout impatient qu'il est de vous témoigner sa reconnaissance, ne m'a pas accompagné jusqu'ici, c'est qu'il a désiré, avant la signature du contrat, que je vous fisse un aveu qu'il lui coûtait de vous faire lui-même.

TOUS. Un aveu !

DONATIEN. Ah ! rassurez-vous ! cette hésitation, ce scrupule, attestent encore la délicatesse des sentimens de Théobald, il n'a pas voulu que M. de Lavieuville sût ce que je vais lui apprendre avant qu'il eût donné son consentement au mariage ; enfin, il n'a pas cru devoir lui déclarer lui-même qu'il ne se nommait pas seulement de Lestrelles.

MARTHE. Oh ! mon Dieu !

LAVIEUVILLE. Pourquoi tant de mystère ?... pourquoi cachait-il son nom ?

DONATIEN. Ce nom est honorable et pur ; mieux que personne vous le savez, vous, M. le comte, ce nom devait même vous rendre cette alliance plus précieuse.

MARIE. Mais ce nom, dites-le donc docteur.

MARTHE, à part. Pourquoi donc tremblai-je ainsi ?

DONATIEN. M. Théobald n'est que le neveu du vicomte de Lestrelles, qui lui a imposé en l'adoptant le devoir de porter et son titre et son nom... mais Théobald est le fils du chevalier Charles de Lucenay.

MARTHE et LAVIEUVILLE. De Lucenay !

MARIE. Mais il est très-joli ce nom-là !

MARTHE, à part. C'était son père !

LAVIEUVILLE. Lucenay ! oh ! oui, je me souviens... Lucenay... Oh ! vous avez raison, docteur, c'est avec joie, avec bonheur que je donnerai Marie au fils de M. Lucenay ; venez, j'ai hâte de l'embrasser... Viens, Marie.

MARIE. Voyez donc comme ma sœur est pâle !

DONATIEN. En effet.

LAVIEUVILLE. Ma fille !... ne viens-tu pas avec nous ?

MARTHE. Avec vous ?

LAVIEUVILLE. Sans doute, pour signer le contrat.

MARTHE. Le contrat de mariage de Marie et de Théobald de Lucenay, non, non... vous n'irez pas non plus, mon père... Ce mariage est impossible.

TOUS. Impossible !

LAVIEUVILLE. Tu oublies, Marthe, que je l'ai résolu.

MARTHE. Cet odieux contrat fût-il signé... je le déchirerais. Je vous le répète, Marie ne peut pas être à ce jeune homme ; docteur, emmenez-le, qu'il quitte ce château... à l'instant... et qu'il n'y rentre jamais.

MARIE. Chasser M. Théobald ; mais je l'aime, moi.

MARTHE. Malheureuse enfant ! il faut renoncer à cet amour.

MARIE. Et pourquoi donc ? puisque mon père l'approuve.

LAVIEUVILLE. Sans doute, et le mariage aura lieu, je le veux !

MARTHE, à *de Lavieuville*. Vous le voulez... (*Plus bas.*) Voulez-vous donc jeter la sœur dans les bras du frère ?

LAVIEUVILLE. Que dis-tu ?

MARTHE. Je dis que M. de Lucenay était un infâme ; je dis qu'il s'est vengé comme un lâche, je dis que le misérable auteur de l'attentat du 30 mai, c'était lui... j'en ai la preuve !

LAVIEUVILLE, *haut*. Ah ! tu as raison, Marthe, ce mariage est impossible !

MARIE. Eh quoi ! vous aussi, mon père ?

DONATIEN. Pardon, M. le comte... n'aurai-je aucune explication à donner à M. de Lestrelles ?

MARTHE. A M. de Lucenay, à lui, nous n'avons rien à dire... à vous, docteur, à vous que nous estimons,

nous vous demandons comme une grâce de ne pas insister pour connaître les raisons qui nous font agir.

MARIE, *à part*. Oh ! je les connais, moi... j'avais deviné juste... Oh ! ma sœur ! ma sœur !

MARTHE. M. de Lavieuville va écrire à l'instant même à M. Théobald... qu'il doit renoncer à tout espoir. Écrivez, mon père ! écrivez !...

Pendant ces mots Marie est allée au secrétaire et en a retiré le médaillon.

DONATIEN. M. le comte, vous devez avoir un motif bien grave pour en agir ainsi... Je ne devrais peut-être pas insister pour qu'il me fut révélé, mais Théobald voudra le connaître... Au nom de son amour, au nom de son honneur, il vous le demandera, et vous n'aurez pas le droit de garder le silence.

MARIE, *à demi-voix, passant près de Donatien*. Le motif du refus de ma sœur... tenez, docteur, tenez, le voilà !...

Elle lui montre le portrait.

DONATIEN, *avec surprise*. Ce portrait !

MARIE. Oui... ce portrait... qu'elle cache... ce portrait que j'ai surpris tantôt dans ses mains.

DONATIEN, *à lui-même*. Oh ! mon Dieu ! c'était elle ! c'était elle !

MARTHE. Tenez, docteur, donnez cette lettre à M. Théobald !

MARIE. Marthe ! cette lettre, c'est le malheur de ma vie, c'est ma mort, peut-être !

MARTHE. Prenez, docteur !

MARIE, *éclatant*. Ah ! que Dieu vous pardonne, ma sœur ! moi, je vous maudis !...

Elle tombe sans connaissance.

LAVIEUVILLE, *courant à elle avec désespoir*. Ah ! Marie ! mon enfant !... Marthe ! Marthe ! tu as tué ta fille !

DONATIEN. Sa fille !

MARTHE. Ah ! sauvez-la, docteur, sauvez-la !...

Elle se jette sur le corps de Marie qu'elle soulève.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

+++++

ACTE IV.

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONATIEN, *seul*.

Il regarde avec attendrissement vers la porte de Marie.

Elle est calme... elle repose... Oh ! la nuit a été terrible... mais l'épuisement est venu, et maintenant le semmeil réparateur... Puisse-t-il l'apporter un doux rêve, ma fille !... C'est ma fille, cette douce et pure enfant près de qui j'ai veillé toute la nuit !... Celle qui a reçu mes soins, et qui repose là, sous mes yeux, sous ma garde, c'est ma fille !... Et là, toujours près d'elle, cette femme si noble et si chaste, ce n'est pas la sœur de Marie... c'est sa mère !... O Marthe ! cette révélation t'a rendue plus sainte à mes yeux... J'ai senti mon respect pour toi s'élever et grandir avec ton malheur. Grâce au ciel, ma plus périlleuse épreuve est passée ! J'ai pu triompher de mon émotion hier, et quoi qu'il arrive à présent, je resterai maître de mon secret... sans qu'on soupçonne jamais la vérité, je pourrai revoir tous les jours celle qui me doit la vie ! Désormais, je

serai pour elle un ami si constant, si dévoué, qu'il faudra bien qu'elle m'aime!... Ah! pour cette confiance que je mériterai, pour cette part de tendresse que tu me donneras, Marie, reçois dans ce baiser tout mon cœur, toute mon âme...

Il lui envoie un baiser.

SCENE II.

DONATIEN, THÉOBALD.

THÉOBALD, *arrivant du fond*. Ah! je saurai... quelqu'un me dira!

DONATIEN. Théobald!... vous ici?...

THÉOBALD. Je vous revois, Dieu soit loué!... Vous aurez pitié de mes tourmens, de mon incertitude.. dites-moi, Marie!...

DONATIEN. Puisque vous me voyez calme, c'est qu'il n'y a rien à craindre pour elle.

THÉOBALD. Je vous crois, mon ami... j'ai besoin de vous croire pour me remettre des tortures qui m'ont brisé.

DONATIEN. Pauvre Théobald!

THÉOBALD. Après cette rupture inouïe, incroyable, qu'on n'a pas même daigné m'expliquer, et que rien ne justifie, j'ai dû feindre de quitter ce château dont je ne pouvais pas m'éloigner sans vous avoir revu... Quelques mots échappés à des valets m'ont appris que vos soins étaient nécessaires à Marie... Alors, sans cesse près de céder à l'élan de mon cœur qui m'attirait vers elle, j'ai attendu... j'ai attendu toute la nuit... Le jour est venu... alors, mon inquiétude toujours croissante a triomphé de la prudence, je suis entré ici pour connaître enfin mon sort... pour mourir si Marie est morte ou partir si elle est sauvée!

DONATIEN. Vous voulez partir, Théobald ?

THÉOBALD. Il le faut, docteur, il le faut, puisqu'on me chasse.

DONATIEN, à part. Il a raison ; si je me tais, il part, et Marie qui l'aime !... Marie en mourra !... Oh ! je ne veux pas qu'elle meure !... (*Haut.*) Théobald ! vous resterez !

THÉOBALD. Vous oubliez donc que je puis être condamné à la voir devenir la femme d'un autre ?

DONATIEN. D'un autre ?

THÉOBALD. Oui, du baron de Saverny, que le hasard m'a fait rencontrer hier... au château de Franville. Ce baron de Saverny, ami de M. Georges, a reçu de lui, disait-il hautement, la promesse d'être l'époux de Marie. Je partirai, docteur... (*À part.*) Mais, moi vivant, Marie ne sera pas à Saverny.

DONATIEN. Vous resterez, vous dis-je ?

THÉOBALD. Vous ne pourrez rien, d'ailleurs, contre M^{me} de Montbreuse, rien contre la haine que je lui inspire.

DONATIEN. Non... ce n'est pas de la haine, mon ami ; c'est le résultat d'une fatale erreur.

THÉOBALD. Mais cette erreur qui la détruira ?

DONATIEN. Quelqu'un qui n'a qu'un mot à dire pour changer en joie votre désespoir... Mais c'est lui demander le plus cruel effort de courage ; car ce mot ne peut sortir de ses lèvres qu'après avoir brisé son cœur.

THÉOBALD. Qu'est-ce donc ?

DONATIEN. On vient ici ! Il ne faut pas qu'on nous y voie ensemble... Venez, Théobald, sortons ; mais espérez, entendez-vous, espérez... (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

FRANÇOIS, MARTHE, puis MARIE.

FRANÇOIS, arrivant par la droite, va frapper doucement à la porte de Marie qui est à gauche.

MARTHE, ouvrant la porte. Qui est là?... Ah! c'est vous, François!

FRANÇOIS. Il y a près d'une heure que monsieur n'a reçu de nouvelles de M^{lle} Marie; il est très-inquiet. Puis-je lui dire qu'il y a du mieux!

MARTHE. Oui, le docteur le croit... Moi, je l'ai tant désiré que maintenant je l'espère.

FRANÇOIS. Mais mademoiselle doit s'en apercevoir... quand vous l'interrogez, que dit-elle?

MARTHE. A moi, rien?

FRANÇOIS. Monsieur m'a dit de tâcher d'entrer chez mademoiselle afin qu'en retournant près de lui, je pusse lui dire : je l'ai vue... Pourtant si elle repose...

MARIE, entrant. Non, mon ami, je l'ai entendu et je suis venue pour que mon père pût être rassuré.

MARTHE, à part. Ce n'est qu'à moi qu'elle ne veut pas répondre.

FRANÇOIS. Alors, vous êtes donc très-bien?

MARIE. A lui, tu diras : tout-à-fait bien... mais ce sera mentir un peu... car je souffre encore.

MARTHE. Aussi quelle imprudence! tu veux te lever et tu ne m'appelles pas.

MARIE. Si je me fusse sentie trop faible... j'aurais sonné Juliette, ma femme de chambre, qui dort dans une pièce voisine... mais grâce aux forces qui me reviennent je n'ai eu besoin des secours de personne.

MARTHE. Tes forces, pauvre enfant!... mais tu te

soutiens à peine. Allons, ne reste pas ainsi debout, viens t'asseoir sur ce sofa...

Elle va pour la soutenir, Marie prend vivement le bras de François.

MARIE. Donne-moi ton bras, François.

FRANÇOIS. Ah ! oui, deux appuis valent mieux qu'un.

MARIE. Non, le tien me suffit.

MARTHE, à part. Ah ! mais ce supplice-là ne peut pas durer.

MARIE. Merci, mon ami, je vais me reposer ici un moment... Mon père s'alarmerait de ton absence, va lui dire que tout-à-l'heure j'irai l'embrasser... (À part.) J'ai besoin de me sentir sur un cœur qui m'aime.

FRANÇOIS. Ah ! c'est une fière nouvelle que je vais lui donner !... (Il sort.)

SCÈNE IV.

MARTHE, MARIE.

MARTHE, à part. Ce n'est pas seulement de la colère et de la douleur !... c'est de la haine !... et je me laisserais haïr par elle !... par mon enfant !... Ah ! s'il le faut, je réclamerai le privilège de mon malheur, il me donne au moins des droits à sa pitié.

MARIE. Le docteur est donc parti !... ce n'est pas bien de me quitter ainsi... de me laisser seule,

MARTHE. Seule, dis-tu, Marie... tu te trouves seule... tu te crois abandonnée... quand je suis là... mais je ne compte donc plus pour toi... Tu m'en veux cruellement, Marie... Si tu pouvais deviner le motif qui m'a fait agir.

MARIE. Ce motif, je le sais !

MARTHE. Toi !

MARIE. Oui, j'ai surpris votre secret, madame ; toute la vérité m'est connue.

MARTHE. Toi ! alors je comprends ton désespoir, mais je ne comprends pas ta haine.

MARIE. Adorée de votre époux, vous en aimez un autre ; vous aimez celui que votre sœur a choisi.

MARTHE. Théobald... je l'aime, dis-tu?... Tu es folle, Marie...

MARIE. Vingt fois ne vous ai-je pas vue pâlir et trembler quand il m'adressait un regard, une parole... et je ne comprenais rien... Hier encore, ne me disiez-vous pas, quand il fut question de mon mariage... Ne me demande jamais ce que ton bonheur m'aura coûté de souffrance et de courage... Et je ne comprenais pas encore... ou plutôt je n'osais pas vous comprendre... moi qui vous avais surprise, à l'instant même, les yeux attachés sur son image, afin de puiser dans cette contemplation la force qui vous manquait pour briser mon cœur... Oh ! ne le niez pas, madame, car ce portrait, le voilà ! je l'ai repris et je le garde !... Osez donc me le réclamer, vous, ma sœur !... vous, ma rivale !

MARTHE, *avec joie*. Oh ! mon Dieu !... soyez béni... elle me hait !... parce qu'elle ne sait pas... (*Haut.*) Écoute, Marie.

MARIE. Non, ne me dites rien, vous me tromperiez encore.

MARTHE. L'obstacle qui te sépare de Théobald, ce n'est pas cette passion coupable dont tu m'accuses.

MARIE. Mais vous oubliez que j'ai une preuve.

MARTHE. Malheureuse enfant ! si tu ne veux pas croire que ta sœur soit une honnête femme, croiras-tu donc que ta mère puisse être ta rivale ?

MARIE. Ma mère !

MARTHE. Oui, moi, moi, ta mère. On a dû tromper tout le monde sur ta naissance. Mais rappelle-toi, Marie, rappelle-toi mes soins et ma tendresse... Si Marthe n'a jamais pu te nommer sa fille... du moins, par son dévouement, par son amour, elle a mérité qu'on dit partout : Pour Marie, c'est plus qu'une sœur, c'est une mère.

MARIE, *tombant à ses pieds.* Pardon, ma mère !

MARTHE. Ah ! tu me crois, n'est-ce pas ?

MARIE. Dites-moi que vous me pardonnez tout, dites-moi que vous m'aimez encore.

MARTHE. Si je t'aime, Marie !... oh ! oui, il faut que je t'aime bien, puisque la honte n'a pas arrêté mes paroles, puisque je n'ai pas craint de rougir devant toi, puisque je t'ai dit mon secret. Ce portrait que tu as surpris dans mes mains, ce n'est pas celui de Théobald... Tiens, regarde les noms et la date, c'est celui de Charles de Lucenay, son père, de Charles de Lucenay, qui m'a perdue !

MARIE. Son père ! Oh ! mais, alors, s'il y a un amour coupable... c'est le mien. Il ne faut pas que Théobald revienne, il ne faut pas qu'il t'accuse. Je veux lui écrire qu'ayant mieux interrogé mon cœur, et ne prenant conseil que de lui, c'est moi-même qui ai rompu le mariage... que je me refuse à toute explication ; que s'il veut me répondre, je ne recevrai pas ses lettres... enfin que je renonce pour toujours à lui. Je rentre chez moi, j'ai besoin d'être seule pour rassembler mes idées et pour écrire... attends !... attends !... mes adieux à Théobald. Tu les liras... tu verras que moi aussi j'ai du courage, ma mère... (*Elle l'embrasse et sort.*)

SCÈNE V.

MARTHE, puis DONATIEN.

MARTHE, seule. Oui ! du courage à souffrir toujours ; car voilà son sort, maintenant. Mon Dieu, vos mystères sont impénétrables, vos volontés terribles ! Mon Dieu ! je ne veux pas blasphémer, mais pourquoi cette épreuve à mon enfant ? pourquoi lui donner un amour fatal ?... N'était-ce pas assez de m'accabler, moi ! Vous auriez dû avoir pitié d'elle au moins.

DONATIEN, entrant, à lui-même. Mon devoir est de tout dire, je ferai mon devoir.

MARTHE. C'est vous, docteur !

DONATIEN. Elle ! (*avec effort.*) Je venais, madame...

MARTHE. Auprès de ma fille, pour qui vous avez été si bon déjà et à qui vos soins ne manqueront jamais... j'en suis sûre.

DONATIEN. Ni mes soins, ni mon dévouement... vous en aurez la preuve.

MARTHE. Ah ! je n'en doute pas... car vous êtes à la fois le meilleur et le plus honorable des hommes.

DONATIEN. Madame, j'ai revu M. Théobald de Lestrelles.

MARTHE. En ce moment ne me demandez pas compte de ma conduite envers lui ! Elle vous paraît odieuse... mais Marie l'a comprise, elle... Marie m'approuve.

DONATIEN. Marie sait donc...

MARTHE. Que je suis sa mère. Oui, j'ai dû le lui dire. Vous détournez les regards. Vous m'accusez, n'est-ce pas ?

DONATIEN. Moi, madame ?

MARTHE. Mais j'ai besoin de l'estime d'un homme tel que vous... tant qu'elle me restera je pourrai dire : Je

suis malheureuse, mais je ne fus pas avilie. Notre malheur est l'œuvre d'un infâme, d'un misérable!... Ah! vous ne pouvez pas me comprendre, vous dont la vie est sans tâche, vous qui ne connaissez de ce monde que ce qu'il y a de noble et de généreux.

DONATIEN. Ah! c'en est trop, madame... ne me parlez pas ainsi. Ne m'ôtez pas mon courage, j'en ai besoin pour tout avouer, pour tout vous dire. Pauvre Marie! je veux sécher ses larmes... j'ai juré que Théobald serait son époux.

MARTHE. Oh! mais... c'est impossible.

DONATIEN, s'animant. Impossible! madame? .. ah! oui... je comprends, car vous croyez cette union sacrilège, n'est-ce pas? vous vous êtes dit : Théobald de Lucenay ne peut pas épouser la fille de Marthe... de Marthe déshonorée par Charles de Lucenay.

MARTHE. Mon Dieu! comment savez-vous?

DONATIEN. Vous ne comprenez pas que ce terrible mystère m'ait été dévoilé? Vous ne comprenez pas surtout que j'ose vous parler ainsi, mais il faut pourtant que le coupable fasse l'aveu de son crime.

MARTHE. Le coupable... ah! je le connais, monsieur!

DONATIEN, s'exaltant. Non, non, vous ne le connaissez pas... j'ai à justifier l'homme de bien que vous accusez... j'ai à changer en mépris, en horreur... l'estime qu'en accorde au misérable qui n'a pas su respecter celle que Dieu avait remise en ses mains pour la sauver... Vous me croyez en délire, n'est-ce pas? En effet, madame, il faut que je n'aie pas toute ma raison pour oser vous dire, à vous qui me demandiez hier la vie de votre enfant... je vous demande aujourd'hui, moi, le bonheur de ma fille.

MARTHE, r. culant. Ah!

DONATIEN, *tombant à genoux*. Oh ! laissez-moi parler, madame, laissez-moi vous dire à genoux que l'homme que vous avez le droit de maudire était fou... avant d'être criminel... laissez-moi vous dire que ce médaillon trouvé par vous, que ce portrait qui cause votre erreur, lui avait été confié par un ami, qui, le jour même, quittait Paris, la France, et lui avait dit : « C'est pour ma femme, pour mon fils... » Ce médaillon perdu dans cette nuit fatale, l'affreux soupçon qu'il vous a fait concevoir... tout cela condamnait Marie... Alors... alors, madame, j'ai dû parler.

MARTHE. Ah ! c'est un rêve... un horrible rêve !

DONATIEN. Non, tout est réel, tout est vrai. Rappelez Marie, rappelez-la, car vous comprenez qu'à présent je ne peux plus vivre, moi... mais qu'avant de mourir, je veux voir ma fille heureuse... (*Bruit de voiture.*)

MARTHE. Taisez-vous, monsieur, taisez-vous. Cette voiture qui entre dans la cour... Ah ! c'est mon mari, entendez-vous, c'est mon mari qui revient.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DE LA VIEUVILLE.

LAVIEUVILLE, *entrant dans le plus grand désordre*. Marthe ! Marthe ! on enlève Marie.

MARTHE. Marie !

LAVIEUVILLE. Oui... Georges... Georges l'entraîne... malgré ses cris.

MARTHE. Ah ! c'est pour la livrer à Saverny.

DONATIEN, *allant à Lavienville*. Qu'est-ce que vous avez dit, monsieur ! On enlève Marie !

LAVIEUVILLE. Oui, Georges, abusant des droits que je lui ai transmis...

DONATIEN, *hors de lui*. Des droits ! Personne ici n'a de droits sur ma fille.

LAVIEUVILLE. Sa fille !

DONATIEN. Ah ! rassurez-vous, madame, je poursuivrai cet homme... je lui disputerai notre enfant, je la disputerais à Dieu même.

LAVIEUVILLE, *détachant une épée de la muraille*. Infâme ! c'était toi !

MARTHE, *s'élançant entre son père et Donatien*. Mon père !

LAVIEUVILLE. Il faut qu'il meure !

MARTHE. Il faut qu'il vive pour sauver Marie !

DONATIEN. Oh ! oui, je la sauverai ! je la sauverai !
Il sort par le fond.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

+++++

ACTE V.

Un salon donnant sur le parc. Effet de nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHE, *seule*.

J'ai donc pu m'échapper ! me soustraire à cette horrible contrainte ! Grâce leur soient rendues à ces visiteurs empressés de saluer le retour de M. de Montbrense ! Il les trouvait importuns... lui !... moi je les bénis, ils me font libre en fin !... (*Apercevant François*.) François !

SCÈNE II.

MARTHE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Madame?

MARTHE. N'avez-vous rien appris? n'avez-vous donc rien à me dire?

FRANÇOIS. Non, madame, pas de nouvelles de M^{lle} Marie.

MARTHE. Pas de nouvelles!... mais sait-on au moins dans quelle direction on l'a emmenée?

FRANÇOIS. Je viens de l'apprendre à l'instant par André, le seul de tous ceux que j'ai envoyés qui ait pu retrouver les traces du carrosse.

MARTHE. Mais voilà ce que je vous demande... une trace, un indice... parlez! parlez vite!

FRANÇOIS. Il paraît que M. Georges a pris du côté de Bonnières. Il est présumable même qu'il se sera arrêté à la maison de poste.

MARTHE. Et André ne l'a pas suivie jusque là?

FRANÇOIS. Il ne l'a pas osé.

MARTHE. Vous dites que c'est du côté de Bonnières? Il suffit... Attelez au cabriolet le cheval le plus rapide, et vous me conduirez par le chemin le plus court.

FRANÇOIS. A Bonnières?

MARTHE. A Bonnières, à Paris, hors de la France, au bout du monde, s'il le faut.

FRANÇOIS. Oui, comptez sur moi, madame...

Il sort par le fond.

SCÈNE III.

MARTHE, seule.

Ah! Georges est bien décidé à tout braver pour me

l'enlever ! Nous verrons ce qu'il osera contre moi, puisque personne ne peut rien pour elle !... Non, personne... pas même celui qui a promis de me ramener Marie. A quel titre la réclamerait-il ? Il n'a sur elle aucun droit ; il n'en doit jamais avoir ! Moi seule ait le pouvoir de la protéger, de la défendre, de l'arracher des mains de Georges, de la reprendre à Saverny ; si on la refuse à sa sœur, il faudra bien qu'on la rende à sa mère !... Ah ! Marie !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE, DONATIEN, *au fond.*

MARIE, *arrivant en courant par le fond.* Oui, oui ! c'est moi ! Ah ! j'ai cru que je ne devais plus te revoir.

MARTHE. Ne plus nous revoir !... Oh ! si fait, Marie ! nous ne pouvions pas être longtemps séparées. Chère enfant !... quels dangers tu as courus !

MARIE. Ah ! sans le docteur Donatien, c'en était fait de ta pauvre Marie.

MARTHE. Ainsi, c'est à Saverny que Georges allait te livrer !... il te jetait dans les bras d'un misérable pour payer la rançon de son honneur.

MARIE. Oui, et vaincue par la violence, enchaînée par le pouvoir qu'il avait arraché à notre père, je sentais bien qu'il fallait me résigner et, comprends tout mon malheur, en appartenant à un autre, j'aurais ignoré toujours que je pouvais sans remords-aimer Théobald... Ah ! mais je le sais maintenant. C'est encore M. Donatien qui me l'a dit... car je ne lui dois pas seulement la joie de te revoir... je lui dois le retour à l'espérance, je lui dois le bonheur de savoir que cet amour qui est toute ma vie, n'offense ni Dieu, (*Bas.*) ni ma mère.

MARTHE. Oui, mon enfant, oui, tu peux être heureuse !

MARIE. Ah ! ce bon docteur... comment jamais le payer de tant de bienfaits?... non, à moi seule je ne pourrais pas être assez reconnaissante... Marthe, tu m'aideras.

DONATIEN, à part. Ah ! j'ai ma récompense !

MARIE. C'est que tu ne sais pas, pour me reprendre à mon ravisseur, ce qu'il a fallu de force et de courage.

DONATIEN, à part. Il n'a fallu que la volonté et le cœur d'un père.

MARIE. Mais venez... venez donc, docteur... vous voyez bien que ma sœur veut vous remercier.

MARTHE, contrainte. Vous me l'avez rendue, monsieur... c'est bien.

DONATIEN. Je vous l'avais promis, madame.

MARIE. Comment ? voilà tout ce que tu crois devoir lui dire quand il vient pour moi de braver la mort. Oui, la mort, car Georges l'avait dit : malheur à qui se trouvera sur ma route pour me faire obstacle... et le docteur s'y est trouvé ! au risque de sa vie il s'était jeté à la tête des chevaux... Georges, aidé de ses gens, allait s'élançer sur lui, mais dans le voisinage on avait reconnu la voix de mon sauveur... De proche en proche l'alarme s'était répandue et de toutes parts les paysans accouraient au secours de celui que partout on nomme l'ami des pauvres, la providence des orphelins. — Ah ! Marthe !... c'est la force du docteur qui me protégeait, mais sa force est dans ses bienfaits passés qui m'ont créé aujourd'hui des défenseurs.

MARTHE. Oui, le nombre des bonnes actions de M. Donatien est grand. Jé sais toute la reconnaissance que les autres lui doivent.

MARIE. Prouvons-lui la nôtre... moi, je ne me croirai

quitte envers lui que lorsque ta main aura pressé la sienne.

DONATIEN. Ah ! c'est trop, Marie ! c'est trop !

MARIE. Non... vous méritez bien mieux que cela. Si l'on consultait M. Théobald, je suis certaine qu'il serait de mon avis.

DONATIEN. Théobald ! il souffre... il attend... et je me chargerais volontiers pour lui d'un heureux message.

MARIE. Vraiment ? Eh bien ! je vais lui écrire. Tu le permets ?

MARTHE. Oui, à toi, Marie, de réparer le mal que je lai ai fait involontairement.

MARIE, bas. Pendant ce temps-là, dis quelques bonnes paroles à M. Donatien. Il va te croire ingrate, lui, qui s'imagine n'avoir sauvé que ta sœur... S'il savait que c'est ta fille, que penserait-il de toi ?

MARTHE, à part. En effet, pour qu'elle ne soupçonne pas, je dois avoir le courage de lui adresser la parole...
(Haut.) M. Donatien.

DONATIEN, timidement. Madame.

MARTHE. Je vous dois un remerciement.

MARIE, à part. A la bonne heure !... (Elle écrit.)

DONATIEN, à mi-voix. Je ne demande qu'un pardon.

MARTHE. Ma mémoire est fidèle, monsieur ; ce que vous doit Marie ne s'en effacera jamais !

DONATIEN. J'ai donné dix-huit années de ma vie en expiation du passé, je me disais : Elles me seront comptées, peut-être ! Je me trompais, madame ; l'expiation, c'est d'aujourd'hui qu'elle commence.

MARTHE. D'aujourd'hui ?

DONATIEN. Oui, et celle que je vais éternellement subir est la plus cruelle que l'on puisse infliger à un coupable tel que moi.

MARTHE. Ah ! vous voulez parler de votre exil ?

DONATIEN. Non, madame, je n'ai pas le droit de m'exiler, car votre frère vous menace toujours et peut la perdre, elle. Il faut qu'il me trouve sans cesse entre vous deux et lui. Non — pour moi le courage n'est pas dans l'exil... il est au contraire dans ma persistance à rester près de vous, à contempler autour de moi dans toutes les familles, une félicité qui me rendra mon isolement plus affreux. — Ah ! s'épuiser à veiller jour et nuit sur son enfant, lui abandonner sa fortune pour l'enrichir, donner sa vie pour la sauver on appelle cela des sacrifices c'est du bonheur, madame. Mais se savoir près de sa fille ; l'aimer avec délire et se résigner à rester un inconnu pour elle, la voir passer devant soi et ne pas l'arrêter pour lui demander une caresse... Se condamner à ne jamais lui dire : Je suis ton père, voilà le malheur ! voilà le sacrifice ! voilà l'expiation.

MARTHE. Ah ! je vous crois !... vous êtes bien malheureux.

DONATIEN. Ce châtement, je l'accepte, madame ! puis-
se-t-il un jour me mériter votre pardon !

MARTHE. Si les prières d'une pauvre femme qui souffre et pleure en voyant vos remords peuvent monter jusqu'à Dieu, s'il faut pour désarmer sa justice que votre victime elle-même demande grâce pour vous... je vous le promets... je vous le jure, vous serez pardonné.

MARIE, à part. J'ai bien vu... elle ne lui a pas même donné la main... (*Haut.*) M. Donatien, voici ma lettre, elle n'est pas fermée... (*à Marthe.*) Tu peux la lire.

MARTHE. C'est inutile... de toi, Marie, il ne peut venir que de pures inspirations, que d'innocentes pensées.

DONATIEN. Madame... ma... M^{lle} Marie... je vous quitte, mais au revoir ; oui, au revoir.

MARIE. Ah ! vous ne partirez pas ainsi !... M^{me} de Montbreuse ne vous a pas encore remercié !... Au fait ! elle pense peut-être que c'est à moi de tout acquitter. C'est juste !... je payerai pour deux en vous embrassant.

DONATIEN. Vous, Marie?... (*A part.*) Un baiser d'elle !

MARIE. Vous me le rendrez le jour de mon mariage.

DONATIEN, *à part.* O mon Dieu ! elle disait bien... vous m'avez pardonné...

SCENE V.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES. Ma sœur !

MARTHE *et* MARIE. Georges !

DONATIEN *entoure vivement Marie de ses bras.* Oh ! rassurez-vous.

GEORGES. Je ne viens pas vous redemander Marie.

MARTHE. Et cependant vos regards sont menaçans, Georges. Que voulez-vous donc ?

GEORGES. Je viens me venger.

MARIE, *avec terreur.* Oh !

DONATIEN. Ne craignez rien... Je suis là... vous êtes bien protégée.

GEORGES, *à Marthe.* Oui ! me venger de vous et de votre amant !

MARIE, *indigné.* Son amant !

MARTHE. Georges ! vous êtes bien infâme !

DONATIEN. Prenez garde, monsieur, je ne vous ferai pas grâce deux fois

GEORGES, *désignant Donatien.* Où aurait-il puisé

l'audace de l'obéir, cette homme, et de lutter contre moi pour Marie si ce n'était son père?

MARIE. Mon père!...

Elle court à Marthe, qui est retombée sur le fauteuil et qui cache son visage dans ses mains. Marie pleure avec elle.

GEORGES. Oh ! j'ai deviné juste, n'est-ce pas ? Je savais bien que ma vengeance serait éclatante, terrible, et il faut ainsi à mon espérance détruite, à mon honneur perdu, à mon amour pour jamais brisé... J'ai écrit à M. de Montbreuse que j'avais à lui dénoncer le dés-honneur de la famille... il va venir, je l'attends !

MARTHE. Ah ! je suis perdue !

DONATIEN, *voulant s'élaner sur Georges*. Il ne parlera pas, madame, je vous en répons, il ne parlera pas.

SCENE VI.

LES MÊMES, DE LAVIEUVILLE, *venant de la droite*.

LAVIEUVILLE. Sortez, monsieur.

GEORGES. Mon père !

LAVIEUVILLE. C'est devant moi que M. de Montbreuse à lu votre lettre, Georges, et je viens y répondre... Va, Marthe, emmène Marie, et laisse-moi seul avec mon fils. — Laissez-nous... (*A Donatien, qui hésite.*) Je le veux.

DONATIEN, *à part, en sortant par le fond*. Je ne m'éloignerai pas d'ici tant que Georges y restera.

SCENE VII.

DE LAVIEUVILLE, GEORGES.

GEORGES. Vous me ferez grâce, je l'espère, de reproches et de menaces inutiles. Vous n'essayerez pas

de me parler en faveur de Marthe, mes volontés sont inébranlables, rien ne peut changer ma résolution.

LAVIEUVILLE. Vous parlez de vos volontés, Georges... vous ne savez pas encore quels sont mes ordres... Attendez!... (*Il va fermer les portes.*)

GEORGES. A quoi bon ces précautions, ces lenteurs?

LAVIEUVILLE. Il faut que personne n'entende ce que va dire le père qui ne peut plus vivre au fils qui doit mourir.

GEORGES. Mourir!

LAVIEUVILLE. Oui, Dieu qui nous a jugés, nous condamne l'un et l'autre, moi pour ma faiblesse de père, et vous à cause de votre indignité de fils...

Il pose deux pistolets sur la table.

GEORGES. Ah! mais c'est de la démence.

LAVIEUVILLE. Eh bien! de la démence... c'est ce que vous deviez attendre de ma part, vous qui avez voulu me faire interdire.

GEORGES. Je ne souffrirai pas que ces armes restent en vos mains.

LAVIEUVILLE. Georges!... si vous faites un pas, je me tue et je vous rends parricide.

GEORGES, *comme cloué sur place*. Parricide!

LAVIEUVILLE. Vous voulez, dites-vous dénoncer à M. de Montbreuse le déshonneur de Marthe... mais vous ignorez donc que c'est sur moi que doit retomber son mépris... oui sur moi qui ai commandé le mensonge, qui ai forcé ma fille à tromper son mari pour cacher notre honte... vous voulez me forcer à rougir devant lui... je ne m'y résigne pas, moi!... Votre vengeance sera trompée, Montbreuse ne saura pas le malheur de cette femme... Il ne verra pas l'humiliation d'un père.

GEORGES. Mais alors même que je consentirais à me

taire... il a reçu ma lettre... elle lui promet une révélation; il l'exigera... Vous voyez bien qu'il ne me reste aucun moyen de l'éviter.

LAVIEUVILLE. Il vous reste le silence de la tombe... dans votre existence de prodigalité et de débauche, il est impossible qu'il ne se trouve pas quelque chose d'assez infâme pour expliquer votre mort... pour justifier mon désespoir. Je vais vous donner l'exemple du courage, à vous que je devrais maudire, à vous cette arme, à moi celle-ci; imitez-moi, mon fils!...

Il dirige un pistolet sur son front.

GEORGES. Non! cela ne sera pas!... (*Il veut détourner le coup qui part.*) Ah!... blessé!...

Il va tomber sur un divan à gauche.

LAVIEUVILLE. Oh! qu'ai-je fait? qu'ai-je fait?

SCENE VIII.

LES MÊMES, MARTHE. MARIE, puis DONATIEN.

MARIE. Mon père!

MARTHE. Georges!... du sang!...

DONATIEN, *entrant par le fond.* Un meurtre ici!

LAVIEUVILLE. Oh! je ne l'ai pas tué!... n'est-ce pas? je ne l'ai pas tué!...

Il tombe sur un fauteuil à droite.

MARTHE, à Donatien. A tout prix, monsieur, sauvez-le...

DONATIEN, *bas à Georges.* Votre existence est en mes mains... vous voulez tous nous perdre... si je tarde un instant, votre mort nous sauve tous... mais je suis médecin, je ferai mon devoir.

THÉOGALD, *paraissant au fond, à part.* Mon Dieu, arrivé-je trop tard?

DONATIEN, *haut et à de Lavieuvillr.* Rassurez-vous, monsieur, il vivra...

GEORGES, *à lui-même.* Ah ! vivre ! vivre déshonoré ! Saverny !... Saverny !...

THÉOBALD, *s'avançant.* M. de Saverny est mort !

GEORGES. Mort !

THÉOBALD. Il avait accepté mon défi... le sort des armes lui fut contraire, et c'est en expirant qu'il m'a remis pour vous cet écrit.

MARIE, *à part.* Rendu par lui...

Georges, rassemblant ses forces, sonne, François paraît.

TOUS. Que fait-il ?

GEORGES. M. de Montbreuse sait déjà qu'il y a un déshonneur dans la famille... Il faut qu'il sache que le seul coupable, c'est moi.

TOUS. Lui !

GEORGES, *à François.* Cette lettre renferme l'aveu de mon crime, portez cette lettre à M. de Montbreuse.

LAVIEUVILLE, *se levant.* Docteur ! docteur ! vous m'avez dit que vous répondiez de sa vie.

DONATIEN. Demain je pourrai quitter ce pays ; car demain monsieur, Georges sera sauvé.

MARIE, *à Donatien.* Partir ! vous !... Ah ! partout où vous serez mes vœux vous suivront.

MARTHE. Oui, pour vous les vœux de Marie et les prières de Marthe...

Donatien est au fond entre Marthe et Marie, Théobald est à droite. De Lavieuville s'est rapproché du divan, sur lequel est tombé Georges. A la vue de son père, Georges s'incline comme s'il demandait grâce. De Lavieuville ému tend à Georges une main que celui-ci couvre de baisers.

F I N.